



« LE CIEL ! LE CIEL ! »

UNE sénatrice roumaine a accusé les Américains d'avoir provoqué le séisme qui a ravagé la Turquie et la Syrie. En soi, la chose est possible sinon plausible. On sait que des recherches avaient été entreprises pour développer une arme climatique dans les années 1980 en URSS, et dans les années 1990 aux USA. Il existe même au parlement européen un rapport sur ce genre d'arme, daté de 1999, accessible au public, et qui est vraiment terrifiant.

Pourtant, même si certaines informations sont troublantes, elles ne nous paraissent pas suffisantes pour affirmer la responsabilité des USA en cette occurrence. Le lien entre le séisme et les USA n'est établi par aucun chef d'État, du moins officiellement, et les Turcs ont accepté l'aide humanitaire américaine...

Combien de fois faudra-t-il répéter que le 13 juillet 1917, au cœur de la Première Guerre mondiale, Notre-Dame du Saint Rosaire est venue « du Ciel » nous rappeler un message que son Fils formulait il y a deux mille ans pour annoncer des jours d'« une détresse telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement de la création que Dieu a créée jusqu'à maintenant et comme il n'y en aura jamais plus » (Mc 13,19).

Le 13 juillet 1917, Notre-Dame montra l'Enfer à Lucie, François et Jacinthe « comme un océan de feu ». Plongés dans ce feu « les démons et les âmes des damnés ».

« Ce qui m'est resté le plus gravé dans l'esprit et dans le cœur, dira Lucie, ce fut la tristesse de cette Dame lorsqu'elle nous montra l'enfer ! Si la vision de l'enfer avait duré un instant de plus, nous serions morts de peur et d'épouvante. Cependant, une chose m'a encore plus impressionnée, ce fut l'expression douloureuse du regard de Notre-Dame ! Si je vivais mille ans, je la conserverais toujours gravée dans mon cœur.

« Notre-Dame nous dit avec bonté et tristesse, poursuit Lucie :

« Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix.

« La guerre va finir. Mais si l'on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI, en commencera une autre pire (...). Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis du mois. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. »

Le pape Pie XI resta sourd à ces demandes. Notre-Dame vint demander la communion réparatrice, à Pontevedra, le 10 décembre 1925 :

« Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme. »

L'année suivante, Lucie quitte le couvent de Pontevedra pour entrer au noviciat des religieuses de sainte Dorothée, installé à Tuy, en Espagne. Elle y prit l'habit le 2 octobre 1926, et prononça ses premiers vœux le 3 octobre 1928. En 1929, Notre-Dame vint demander la consécration de la Russie dans une grandiose théophanie trinitaire et mariale :

Le 13 juin, « me trouvant seule une nuit, je m'agenouillai près de la balustrade, au milieu de la chapelle, pour réciter, prosternée, les prières de l'Ange. Me sentant fatiguée, je me relevai et continuai à les réciter les bras en croix. La seule lumière était celle de la lampe du sanctuaire.

« Soudain, toute la chapelle s'éclaira d'une lumière surnaturelle et, sur l'autel, apparut une croix de lumière qui s'élevait jusqu'au plafond. Dans une lumière plus claire, on voyait sur la partie supérieure de la croix, une face d'homme, avec un corps jusqu'à la ceinture ; sur sa poitrine une colombe, également lumineuse, et cloué à la croix, le corps d'un autre homme. Un peu en dessous de la ceinture de celui-ci, suspendus en l'air, on

voyait un calice et une grande hostie sur laquelle tombaient quelques gouttes de sang qui coulaient sur les joues du Crucifié et d'une blessure à la poitrine. Coulant sur l'Hostie, ces gouttes tombaient dans le Calice. Sous le bras droit de la Croix se trouvait Notre-Dame avec son Cœur Immaculé dans la main... C'était Notre-Dame de Fatima avec son Cœur Immaculé... dans la main gauche... sans épée ni roses, mais avec une couronne d'épines et des flammes... Sous le bras gauche de la Croix, de grandes lettres, comme d'une eau cristalline qui aurait coulé au-dessus de l'autel, formaient ces mots : "Grâce et Miséricorde". Je compris que m'était montré le mystère de la très Sainte Trinité, et je reçus sur ce mystère des lumières qu'il ne m'est pas permis de révéler.»

« Ensuite, Notre-Dame me dit : *"Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les évêques du monde, la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. Elles sont si nombreuses les âmes que la justice de Dieu condamne pour des péchés commis contre moi, que je viens demander réparation. Sacrifie-toi à cette intention et prie."*

« Je rendis compte de cela à mon confesseur, qui m'ordonna d'écrire ce que Notre-Seigneur voulait que l'on fasse. »

LA DÉSOBÉISSANCE DU PAPE.

L'année suivante, en mai 1930, sœur Lucie précisait que les deux demandes de la consécration de la Russie et de la dévotion réparatrice sont liées et toutes les deux adressées au Saint-Père : *« Si je ne me trompe, le Bon Dieu promet de mettre fin à la persécution en Russie si le Saint-Père daigne faire, et ordonne aux évêques du monde catholique de faire également, un acte solennel et public de réparation et de consécration de la Russie aux très Saints Cœurs de Jésus et de Marie, et si Sa Sainteté promet, moyennant la fin de cette persécution, d'approuver et de recommander la pratique de la dévotion réparatrice. »*

Mais Sa Sainteté le pape Pie XI ne fit rien ! Dès l'année suivante, le 29 août 1931, sœur Lucie écrit à Mgr da Silva qu'ayant demandé à Dieu la conversion de la Russie, de l'Espagne et du Portugal, elle s'entendit répondre par Notre-Seigneur :

« Tu me consoles beaucoup en me demandant la conversion de ces pauvres nations. Demande-la aussi à ma Mère en lui disant souvent : Doux Cœur de Marie, soyez le salut de la Russie, de l'Espagne et du Portugal, de l'Europe et du monde entier. »

« Et, d'autres fois : *Par votre pure et Immaculée Conception, ô Marie, obtenez-moi la conversion de la Russie, de l'Espagne, du Portugal, de l'Europe et du monde entier.* »

Cependant, comme la hiérarchie ne donnait aucune suite aux demandes du Ciel transmises par sœur Lucie, celle-ci reçut cet ordre de Notre-Seigneur :

« "Fais savoir à mes ministres, étant donné qu'ils suivent l'exemple du roi de France en retardant l'exécution de ma demande, qu'ils le suivront dans le malheur." »

Et cependant : *« "Jamais il ne sera trop tard pour recourir à Jésus et à Marie." »*

Quelques années plus tard, sœur Lucie rappellera cette révélation dans une note personnelle datée de mai 1936 : *« Par le moyen d'une communication intime, Notre-Seigneur me dit, en se plaignant : "Ils n'ont pas voulu écouter ma demande !... Comme le roi de France, ils s'en repentiront, et ils le feront, mais ce sera tard. La Russie aura déjà répandu ses erreurs dans le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Le Saint-Père aura beaucoup à souffrir." »*

La Deuxième Guerre mondiale éclata donc, « sous Pie XI », comme l'avait annoncé Notre-Dame dans la troisième partie de son grand Secret confié aux enfants le 13 juillet 1917. Sœur Lucie reçut l'ordre de Mgr da Silva de le faire connaître en novembre 1943.

Pendant le mois de décembre, Lucie prit la plume à cinq reprises pour le rédiger, sans y parvenir. Elle écrivit à l'évêque de Valladolid : *« Ce phénomène n'est pas dû à des causes naturelles. »* Et à Mgr da Silva : *« Qui sait si ce n'est pas le démon qui veut m'empêcher d'accomplir cet acte d'obéissance ? »*

C'était tellement vrai que la Sainte Vierge vint au secours de sa messagère. Alors que celle-ci n'avait pas encore reçu de réponse de Mgr da Silva, raconte-t-elle, « le 3 janvier 1944, je m'agenouillai près de mon lit qui, parfois, me sert de table pour écrire, et je fis une nouvelle tentative, sans parvenir à rien ; ce qui m'impressionnait le plus, c'était que, dans le même temps, je pouvais écrire sans difficulté n'importe quoi d'autre. Je demandai alors à Notre-Dame qu'elle me fit connaître quelle était la Volonté de Dieu. Je me dirigeai alors vers la chapelle ; il était 4 heures de l'après-midi, heure à laquelle j'avais l'habitude de faire visite au Très Saint-Sacrement, puisque c'est l'heure où il est d'ordinaire le plus seul et, je ne sais pourquoi, j'aime mieux me retrouver seule à seul avec Jésus dans le Tabernacle.

« Là je m'agenouillai au milieu, près de la marche de la table de Communion, et je demandai à Jésus qu'il me fit connaître quelle était sa volonté. Habitée comme je l'étais à croire que les ordres des supérieurs sont l'expression certaine de la volonté de Dieu, je ne pouvais pas croire que celle-ci ne le soit pas. Et perplexe, à moitié absorbée, sous le poids d'une nuée obscure qui semblait planer au-dessus de moi, le visage dans les mains, j'attendais, sans savoir comment, une réponse. Je sentis alors une main amie, tendre et maternelle, me toucher l'épaule ; je levai les yeux et je vis ma chère Mère du Ciel.

« Ne crains pas, Dieu a voulu éprouver ton obéissance, ta foi et ton humilité ; sois en paix et écris ce qu'ils te demandent, mais pas ce qu'il t'a été donné de comprendre de sa signification. Après l'avoir écrit, mets-le dans une enveloppe, ferme-la et cache-la, et écris à l'extérieur qu'elle ne pourra être ouverte qu'en 1960, par le cardinal patriarche de Lisbonne ou par Mgr l'évêque de Leiria. »

« Et je sentis mon esprit inondé par une mystérieuse lumière qui est Dieu, et en Lui je vis et j'entendis – la pointe d'une lance comme une flamme qui se dégage, touche l'axe de la terre – celle-ci tremble : montagnes, villes, bourgs et villages avec leurs habitants sont ensevelis. La mer, les fleuves et les nuages sortent de leurs frontières, débordent, inondent et emportent avec eux dans un tourbillon maisons et gens en nombre incalculable ; c'est la purification du monde pour le péché dans lequel il est plongé. La haine, l'ambition provoquent la guerre destructrice ! Puis je sentis, parmi les battements accélérés de mon cœur et dans mon esprit, l'écho d'une voix douce qui disait : “ Dans le temps, une seule foi, un seul baptême, une seule Église, sainte, catholique, apostolique. Dans l'éternité, le Ciel ! ” Ce mot Ciel remplit mon âme de paix et de bonheur, de telle sorte que presque sans m'en rendre compte, je restai à répéter longtemps : “ Le Ciel ! Le Ciel ! ” Dès que se fut évanouie la grande force du surnaturel, j'allai écrire et je le fis sans difficulté, le 3 janvier 1944, à genoux, appuyée sur mon lit qui me servait de table. »

« COMME UNE FLAMME »

Le 13 octobre 1917, au cœur de la Première Guerre mondiale, si le soleil avait poursuivi sa chute au-dessus de la Cova da Iria jusqu'à « l'axe de la terre », il l'aurait pulvérisée. Mais, ô miracle ! il est remonté à sa place, annonçant le retour de la paix.

Le 3 janvier 1944, sœur Lucie, l'esprit « inondé par une mystérieuse lumière qui est Dieu », revoit ce qu'elle a déjà vu le 13 juillet 1917, dans cette troisième partie du “ Secret ” qu'elle va enfin parvenir à rédiger sur l'ordre de la Très Sainte Vierge : « Nous vîmes à gauche de Notre-Dame, un peu plus haut, un Ange avec une épée de feu à la main gauche ; elle scintillait, émettait des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde ; mais elles s'éteignaient au contact de l'éclat que, de sa main droite, Notre-Dame faisait jaillir vers lui ; l'Ange, désignant la terre de sa main droite, dit d'une voix forte : “ Pénitence, Pénitence, Pénitence ! ” »

La nouveauté dans la vision qui précède ce texte est que la main droite de Notre-Dame n'éteint plus la flamme qui se dégage de « la pointe de la lance » pour ébranler l'axe de la terre : celle-ci tremble ; « montagnes, villes, bourgs et villages avec leurs habitants sont ensevelis... C'est la purification du monde pour le péché dans lequel il est plongé.

La haine, l'ambition provoquent la guerre destructrice. » Parce qu'on n'a pas fait “ Pénitence ”...

Le texte du “ secret ” proprement dit ne mentionne qu'une « grande cité à moitié en ruine », à moitié seulement. Le « tourbillon » ne l'a donc pas emportée. Et même, le Saint-Père la traverse, « à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, priant pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin ». Cette « grande ville à moitié en ruine » est « l'Église sainte, catholique, apostolique », la seule qui demeure « dans le temps ». Traversée par le Saint-Père qui prie « pour les âmes des cadavres qu'il trouve sur son chemin », victimes du séisme qui a emporté « dans un tourbillon maisons et gens en nombre incalculable ».

Lorsque le pape François consacre enfin la Russie, il y a exactement un an, sa prière ne contient aucune mention de la dévotion réparatrice :

« Ô Marie, Mère de Dieu et notre Mère, en cette heure de tribulation nous avons recours à toi. Tu es Mère, tu nous aimes et tu nous connais : rien de tout ce à quoi nous tenons ne t'est caché. Mère de miséricorde, nous avons tant de fois fait l'expérience de ta tendresse providentielle, de ta présence qui ramène la paix, car tu nous guides toujours vers Jésus, Prince de la paix. »

Il nous faut bien reconnaître ce qui manque à la Consécration prononcée par le Saint-Père, au moment où, pour la deuxième fois, « Dieu va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père », comme en avertissait Notre-Dame dans la deuxième partie du secret, le 13 juillet 1917, en précisant même la date, plus de vingt ans à l'avance : « sous le règne de Pie XI ».

La désobéissance de Pie XI mérita la Deuxième Guerre mondiale.

Le pape François a bien consacré la Russie au Cœur Immaculé de Marie, que Notre-Dame est venue demander à Tuy en 1929, mais il n'a pas parlé de communion réparatrice des premiers samedis que Notre-Dame était venue demander à Pontevedra en 1925.

Le “ miracle ” attendu de la Consécration prononcée par le Saint-Père le 25 mars 2022 n'a donc pas pu nous être accordé, alors que toutes les conditions en étaient réunies. Moscou et Kiev étaient prêts à accepter un cessez-le-feu, Poutine consentant à retirer sa demande de démilitarisation de l'Ukraine, tandis que Zelensky renonçait à rejoindre l'Otan. Toutes les négociations ont été brisées le 1^{er} avril 2022, les autorités ukrainiennes accusant l'armée russe d'avoir tué des civils dans la banlieue de Kiev à Boutcha. C'était encore une victoire de Satan, menteur et homicide, contre la Reine de la Paix.

frère Bruno de Jésus-Marie.

« RÉCITEZ LE CHAPELET TOUS LES JOURS. »

LES MYSTÈRES DOULOUREUX DU ROSAIRE (1)

L'AGONIE

EN ce temps de Carême où la Sainte Église est toute tournée vers la Passion de Notre-Seigneur et la Compassion de Notre-Dame, méditons les mystères douloureux de notre Rosaire, afin de consoler leur très Unique Cœur non seulement des douleurs endurées jadis, mais des offenses et indifférences, outrages et blasphèmes qui transpercent ce Cœur aujourd'hui.

Premier mystère douloureux : l'Agonie de Jésus au jardin des Oliviers.

Après une vie publique sans cesse confrontée au mauvais esprit, à la jalousie, la haine des juifs qui refusaient de croire en Lui, Jésus est monté une dernière fois à Jérusalem avec ses disciples. Il sait très bien le complot que fomentent ses ennemis pour le tuer, il veut souffrir leur persécution jusqu'à la mort, pour offrir sa vie en expiation des péchés du monde, par obéissance à son Père. Le soir du mardi 4 avril de l'an 30, dans un dernier repas avec ses Apôtres, il leur donne, ainsi qu'aux saintes femmes, son propre Corps à manger et son Sang précieux à boire, célébrant par avance la Nouvelle et Éternelle Alliance qu'il scellerait par son Sacrifice.

La Sainte Vierge assistait à tout cela. Elle était d'une Sagesse, d'une sensibilité, d'une intuition féminine telle que, certainement, pendant cette dernière veillée, elle comprenait que Judas allait trahir ; elle réprouvait la présomption de Pierre qui le conduirait au reniement annoncé par Jésus ; et elle admirait saint Jean, le disciple que Jésus aimait plus que les autres. Elle comprenait très, très bien que c'était le dernier repas avant sa Passion et elle était remplie d'appréhension.

Saint Jean écrit : *« Jésus sortit avec ses disciples, et se rendit au-delà du torrent du Cédron, où il y avait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. »* (Jn 18,1).

La Vierge Marie avait vu que Judas avait été renvoyé par Jésus pour qu'il aille trahir son Maître. *« Et erat nox »*, c'était la nuit, mais la nuit du diable, l'heure de la puissance des ténèbres. Jésus s'enfonçait dans ces ténèbres, avec ses Apôtres qui, eux, n'avaient aucun courage. Alors, ses entrailles de Mère se sont réveillées et toute cette nuit, elle n'a cessé de souffrir cruellement, de deviner comme une mère, toute l'angoisse de son Enfant.

Comme Elle aurait voulu le suivre, recueillir chaque goutte de sa sueur de sang, s'interposer entre ses bourreaux et lui ! La Vierge Marie a offert le grand renoncement de le laisser aller, comme elle l'avait déjà laissé partir au commencement de la vie publique, quand il la quitta à Nazareth.

Au Cénacle, dans Jérusalem endormie, il fallait qu'elle reste là, et elle a commencé à compatir.

Comme Jésus acceptait, sa Mère, sa Compagne, son Épouse acceptait. Elle a tout souffert d'instant en instant ; c'est là son mérite : elle accepte, elle ne se rebelle pas, elle n'a aucune haine pour tous ceux qui torturent son Fils. Elle prie pour eux. Elle sait que dans la mesure même où elle acceptera ce supplice jusqu'au bout, elle participera au salut de ces âmes qu'elle aurait lieu de détester. Ainsi, elle devient Refuge des pécheurs, Médiatrice de toutes grâces.

« Jésus et ses Apôtres parviennent à un domaine du nom de Gethsémani, et il leur dit : "Restez ici, tandis que je prierai." Puis il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à ressentir effroi et angoisse. Et il leur dit : "Mon âme est triste à en mourir ; demeurez ici et veillez." » (Mc 14,32-34)

Notre Père s'unissait à cette angoisse en ces termes :

« Ô Jésus, votre agonie ne vient pas tant de la peur de la souffrance qui vous attend demain ni même de la pensée de tous ces hommes pour lesquels vous aurez souffert et qui n'en auront pas retiré les grâces de salut, leur mauvaise volonté faisant obstacle à vos desseins de miséricorde. Ce sont là des peines immenses, mais l'horreur de cette heure de ténèbres, c'est que vous preniez mes péchés sur vous-même, vous identifiant à eux, sous le regard de votre Père, afin, précisément, de recevoir la décision de justice de la sainteté de Dieu irrité contre le péché du monde. Ce n'est pas parce que vous allez beaucoup souffrir, mais c'est parce que la douleur de votre Père devant ce péché vous fait frémir vous-même d'indignation et vous vous sentez écrasé de honte, d'affliction, en voyant, en récapitulant tous ces péchés, cet océan de péchés de l'humanité. Dans cette honte, dans cette agonie, vous voulez fuir le péché, aller au plus loin de cette pensée et, cependant, contradictoirement, vous voulez porter ce péché pendant toutes les journées qui viendront, afin de nous en débarrasser nous-mêmes dans votre sacrifice de la Croix. »

Le Divin Cœur de Jésus est *triste, à en mourir*, de la peine que nos péchés causent à son Père. À Pontevedra, en 1925, il manifestera la même tristesse, à cause de la peine que nos péchés suscitent dans le Cœur de sa Sainte Mère.

Elle-même, disait notre Père, a vécu par l'opération du Saint-Esprit, la même agonie dans sa solitude, par Lui, avec Lui, et en Lui. Comme Jésus, le Saint de Dieu, a porté nos péchés devant son Père, la Vierge Marie s'est *faite péché* avec lui.

« Étant allé un peu plus loin, il tombait à terre, et il priait pour que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui. Et il disait : "Abba (Papa) ! tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe ; pourtant, pas ce que je veux, mais ce que tu veux !" » (Mc 14,35-36)

Durant toute sa vie terrestre de Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur a souffert du mal, du péché de notre monde.

L'incrédulité, le mauvais esprit des Juifs provoquaient en lui une sorte de désarroi intime, un écartèlement entre sa volonté divine et sa volonté humaine. Dans cette angoisse, il a toujours trouvé refuge auprès de son Père : l'Évangile nous dit qu'il passait des nuits à prier ainsi.

Suprêmement, à cette heure de l'Agonie, Jésus est écartelé entre sa volonté d'obéir à son Père et sa volonté humaine, son instinct de conservation humain révolté par la souffrance, la mort, et surtout l'ignominie de porter tous les péchés du monde. Il est tenté par le démon qui rôde dans ce jardin comme jadis au paradis terrestre, de refuser cette charge accablante.

Il retourne alors vers ses disciples *« et les trouve en train de dormir ; et il dit à Pierre : "Simon, tu dors ? Tu n'as pas eu la force de veiller une heure ? Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation : l'esprit est ardent, mais la chair est faible." »* (Mc 14,37-38)

Dans sa souffrance à lui, Jésus pense à ses pauvres Apôtres qui, s'ils ne prient pas, seront sans force quand l'ennemi viendra, et succomberont à la tentation.

« Puis il s'en alla de nouveau et pria, en disant les mêmes paroles. De nouveau il vint et les trouva endormis, car leurs yeux étaient alourdis ; et ils ne savaient que lui répondre. Une troisième fois il vient et leur dit : " Désormais vous pouvez dormir et vous reposer. C'en est fait. L'heure est venue : voici que le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous ! Allons ! Voici que celui qui me livre est tout proche." » (Mc 14,39-42)

Notre-Seigneur s'est relevé de son Agonie. Les ténèbres de la tentation sont dissipées. Quand vient *« Judas, menant la cohorte et des gardes détachés par les grands prêtres et les Pharisiens, avec des lanternes, des torches et des armes »*, afin de l'arrêter, Jésus se livre à eux, *« sachant tout ce qui allait lui advenir, Il sortit et leur dit : " Qui cherchez-vous ? " Ils lui répondirent : " Jésus le Nazôréen." Il leur dit : " JE SUIS." »* À ces mots, les soldats *« reculèrent et tombèrent à terre »*. À Simon-Pierre qui voulait défendre son Maître, Jésus dit : *« Rentre le glaive dans le fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas ? »* (Jn 18,3-11)

« Ô Jésus, pourquoi êtes-vous mort ? écrivait notre Père. Il n'était pas juste que vous soyez arrêté, ni condamné comme un malfaiteur. Ces monstruosité de la part des hommes que vous avez créés, des hommes pécheurs s'instituant vos juges et vos bourreaux, comment les avez-vous permises ? comment vous y êtes-vous plié ? Nous craignons qu'au fond de votre cœur ne soit née, au jardin de Gethsémani, une résignation infinie qui nous épouvante, une sorte d'abdication de votre dignité d'homme et même de votre divinité. Qui accepterait de vous voir avancer au-devant des insultes et des coups comme si vous les aimiez et savouriez comme une joie et des grâces ineffables ?

– Il est vrai. À cette Heure j'ai abdiqué mes droits, ma dignité. Je n'ai plus considéré les choses de la justice humaine et je me dépouillai de mon innocence pour revêtir le manteau d'ignominie des crimes de toute la communauté humaine. Comment sous le fardeau ignoble de cette culpabilité infinie aurais-je revendiqué quelque égard ou repoussé quelque peine ? J'en ai perdu l'amour de ma vie et la volonté de la défendre. Sans doute la splendeur royale et la majesté de mon visage demeuraient inchangées et grandissaient encore dans la noblesse infinie de mon sacrifice et dans mes larmes. Mon Père ne m'en aimait que davantage et les âmes qui s'attacheront à moi y trouveront une source inépuisable d'amour. Mais mon âme envahie par le Péché aspirait à tous les abaissements et tous les châtements qu'il mérite.

« Je m'étais relevé de mon agonie différent de moi-même et devenu la victime d'expiation que le prêtre charge de tous les crimes d'Israël. Dès lors je consentais, j'aspirais à toutes les humiliations, les malédictions, les souffrances qui atteindraient, condamneraient, frapperaient en moi ce péché. Ce sacrifice était devenu ma seule pensée. Plus on me dégradait et me retirait de vie, plus j'expiais et entraînais dans mon rôle de victime, plus aussi le Péché mourait de mort pour faire place à la vie. Que m'importaient les hommes et leurs jugements ? Je voulais seulement descendre au niveau du plus grand pécheur et, personnifiant le péché, devenir extérieurement cette personnification de la haine et du châtement dans lesquels le tient mon Père.

« Ah ! Ce fut là ma torture. Il m'a fallu quitter les bras de mon Père et m'en sentir repoussé. Sous ses yeux je me suis revêtu de ce manteau de tes péchés, mon enfant, qui lui est en horreur. Cette odeur épouvantable a commencé de m'imprégner. Qu'importait Judas ! qu'importait la foule ! et les prêtres ! et les pharisiens ! Indifférent à tout cela, je ne quittais pas un instant les yeux de mon Père et n'y voyais grandir que le mécontentement, la répulsion et la plus juste colère. Son visage se durcissait, me devenait méconnaissable comme si, sous cette lèpre de vos crimes, je lui étais méconnaissable. Atterré, bouleversé, je me jetais alors dans l'avalissement et courais vers la mort pour répondre à cette juste sentence émanée de mon Père Bien-aimé en la prenant sur moi seul. Mais ainsi, n'hésitant pas à porter sur moi la malédiction de Dieu qui tombait justement sur vous tous, je vous ai sauvés tous, mon enfant, vous tous scandaleux pécheurs, ce fut ma victoire à moi, celle de l'Amour ! » (*Lettre à mes amis n° 107*)

Mes bien chers frères, mes sœurs, chers amis, nous du moins, tâchons de consoler notre Sauveur et notre Divine Mère. C'est le fruit de ce premier mystère douloureux : la contrition de nos fautes, et le désir de consoler le Cœur très Unique de Jésus-Marie par nos prières et nos sacrifices. Ainsi-soit-il !

(père Bruno de Jésus-Marie.)

DÉVOTION RÉPARATRICE

RÉVÉLATION PRIVÉE OU NOUVELLE ALLIANCE ?

NOS amis, qui s'efforcent de propager la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois, rencontrent des réactions extrêmement variées de la part du clergé de leur paroisse, vicaires, curé ou recteur. Certains prêtres et religieux s'en montrent enthousiastes et diffusent notre livret sur la dévotion réparatrice. D'autres sont plus réservés. Un père de famille, très estimé dans sa paroisse, s'est heurté au refus de son curé qui a justifié sa position dans la lettre que nous reproduisons ci-dessous :

« Bonjour J.-L.,

« J'ai consulté notre docteur en théologie local concernant votre demande. En l'état, je ne peux permettre une diffusion de cette dévotion privée, bien qu'il ne soit interdit à personne de la pratiquer individuellement (évidemment !), à condition que cela soit vécu avec un sens théologique éclairé à la lumière du Magistère de l'Église.

« Car il existe 2 limites à la possibilité d'une diffusion "officielle" (et donc une sorte de "nihil obstat" de ma part).

« Premièrement, cette dévotion privée n'est pas officiellement approuvée par l'Église catholique (ce que j'ai découvert à l'occasion de votre demande !). Comme vous devez le savoir, elle vient d'une apparition privée faite à Sr Lucie, non pas en 1917 (apparition officiellement reconnue) mais en 1925 (pas de reconnaissance officielle par l'Église). Il y a des précisions sur Wikipédia.

« Ensuite (et c'est un sujet d'inquiétude pour moi qui suis votre curé), dans le petit fascicule sur la dévotion réparatrice écrit par frère Bruno, d'où est extrait un passage sur l'affiche que vous m'avez remise, il se trouve un élément qui n'est pas compatible avec la foi catholique. "Une 'petite dévotion', pratiquée de bon cœur, suffit à nous procurer la grâce, infailliblement, pour ainsi dire 'ex opere operato', comme pour les sacrements ; et quelle grâce ! celle du salut éternel !" »

https : //crc-resurrection.org/liens-utiles/prieres-quotidiennes/fascicule-sur-la-petite-devotion-reparatrice-ou-les-cinq-premiers-samedis-du-mois. html

« Cette hypothèse théologique a pour conséquence que la Révélation en Jésus-Christ ne serait pas close, et qu'elle aurait besoin d'être complétée par une révélation extérieure. Cela signifierait qu'il y aurait un nouveau moyen de Salut qui s'ajouterait aux moyens ordinaires institués par le Christ : la foi, les sacrements, les commandements, la prière, ce qui est contraire à la foi catholique !

« Le catéchisme de l'Église Catholique stipule au n° 67 : Au fil des siècles il y a eu des révélations dites "privées", dont certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Église. Elles n'appartiennent cependant pas au dépôt de la foi. Leur rôle n'est pas d'"améliorer" ou de "compléter" la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'histoire. Guidé par le Magistère de l'Église, le sens des fidèles sait discerner et accueillir ce qui dans ces révélations constitue un appel authentique du Christ ou de ses saints à l'Église.

« Il est important de ne pas induire en erreur sur ce point précis : rien ne saurait être ajouté à la Révélation, qui est définitivement close !

« Pour résumer, et outre la question de doctrine que je viens d'évoquer, cette dévotion privée est facultative et ne peut pas, à ce jour, être promue par la hiérarchie qui agit au nom de l'Église.

« Bien à vous. »

NOTRE RÉPONSE

Monsieur le Curé,

À la demande de notre ami J.-L., je vous adresse un commentaire de vos arguments pour justifier votre refus d'instituer la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois dans votre paroisse.

Je reproduis en italique les passages de votre lettre qui seront suivis de mes réponses.

**FATIMA ET PONTEVEDRA,
UNE UNITÉ INDISSOLUBLE**

A) *« Premièrement, cette dévotion privée n'est pas officiellement approuvée par l'Église catholique, ce que j'ai découvert à l'occasion de votre demande !*

« Comme vous devez le savoir, elle vient d'une apparition privée faite à sœur Lucie, non pas en 1917

(apparition officiellement reconnue), mais en 1925 (pas de reconnaissance officielle par l'Église). Il y a des précisions sur Wikipédia.»

1. Wikipédia, c'est votre seule source d'information pour connaître les apparitions de Pontevedra. Ce n'est pas sérieux. N'importe qui peut mettre presque n'importe quoi sur ce site internet. Cependant, vous auriez adopté une tout autre position si vous aviez lu le seul et bon livre indiqué dans la rubrique "bibliographie" de la page du site (Isabel Greck, *LA FORCE DES PREMIERS SAMEDIS*, Téqui, 2016, 144 pages).

2. Les apparitions de 1917 ont été officiellement reconnues le 13 octobre 1930 par Mgr José da Silva, évêque de Leiria. Or, Notre-Dame avait dit à Lucie dos Santos le 13 juillet 1917 : « *Je viendrai demander la communion réparatrice des premiers samedis.* » C'est pourquoi le Père Joaquin Alonso, clarétain, expert officiel de Fatima, remarquait : « Pontevedra et Fatima forment une unité indissoluble. Tout d'abord, dans les faits : la Vierge qui apparaît à Pontevedra ne prétend pas être connue ni invoquée sous un autre vocable que celui de Fatima. Elle apparaît exactement dans les mêmes intentions et revêt les mêmes caractères symboliques qu'à Fatima. C'est pourquoi il est tout à fait correct de dire : "l'apparition de la Vierge de Fatima à Pontevedra". En second lieu, le message annoncé à Fatima en 1917 s'accomplira quelques années plus tard à Pontevedra. L'unité de Pontevedra et de Fatima est parfaite. » (cité par frère François de Marie des Anges, *SŒUR LUCIE, CONFIDENTE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE*, éd. CRC, 2014, p. 181)

3. Certes, il n'y a pas eu de procès canonique pour les apparitions de Pontevedra. Cependant, par sa Lettre d'approbation canonique de celles de 1917, *A divina Providencia*, Mgr da Silva reconnaissait Lucie comme une authentique messagère de Notre-Dame. Or, quand il la publia, en 1930, il était déjà informé des apparitions de Pontevedra (1925-1926). S'il n'a pas cru utile de solliciter l'évêque du lieu pour l'ouverture d'un procès canonique spécifique, c'est afin que Lucie demeure inconnue, dans l'obscurité, pour préserver sa vertu d'humilité. Il craignait qu'elle soit un jour adulée et qu'elle connaisse la même dérive que celle de Mélanie de La Salette. Mais il n'a jamais douté du caractère surnaturel de ses révélations.

UN MESSAGE CÉLESTE.

4. Il était conforté dans ses convictions à ce sujet par les avis et jugements des supérieures Dorothées de la jeune religieuse. Mère Magalhaes lui écrivait le 25 décembre 1925, donc quinze jours après l'apparition : « Marie des Douleurs [c'est-à-dire Lucie] m'a déjà dit qu'elle avait reçu ici une grande grâce de la très Sainte Vierge, et je n'en doute pas, parce que la

petite a de la vertu et de la simplicité en si grande abondance, qu'elle doit même charmer la très Sainte Vierge ! Pour ces choses, je suis la personne la plus incrédule qu'il puisse y avoir en ce monde, mais de celle-ci, je ne doute absolument pas. »

Après avoir consulté le jésuite Francisco Rodrigues, mère Magalhaes, sûre de la vérité divine de l'apparition, répandit la dévotion réparatrice dans sa congrégation et à l'extérieur, avec les encouragements de mère Monfalim, la provinciale.

De plus, les directeurs spirituels de sœur Lucie, tels le chanoine Formigao et le jésuite José Aparicio, maître des novices, propagèrent très vite la dévotion des cinq premiers samedis. Le chanoine écrivait à l'une de ses dirigées : « Le Père Mateo est venu intensifier le culte envers le Sacré-Cœur de Jésus, maintenant sœur Lucie vient intensifier la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, qui en est le complément nécessaire. Par ces deux dévotions réparatrices, les offenses que l'on fait au Fils et à la Mère sont ainsi réparées, comme il est absolument juste. Hier après-midi, j'ai couru à Porto en automobile pour faire connaître cette pratique. Et celle-ci a été accueillie avec le plus grand enthousiasme. »

RECOMMANDÉ PAR MGR DA SILVA.

5. Enfin, vous ignorez la publication de la dévotion réparatrice en 1939 par Mgr da Silva. Celui-ci la prêcha à la Cova da Iria et publia le récit de l'apparition du 10 décembre 1925 dans la *Voz da Fatima*, le mensuel du sanctuaire. Il l'annonça aussitôt à sœur Lucie : « Le 13 septembre, à l'occasion de l'homélie de la messe aux malades, j'ai rendu publique, dans le sanctuaire, la dévotion des cinq premiers samedis. Et dans le numéro d'octobre [de la *Voz da Fatima*], un article sur le même sujet a été publié pour la recommander. Comme la revue a un grand tirage [environ 380 000 exemplaires], je peux dire que cette dévotion est désormais connue, non seulement au Portugal, mais dans de nombreuses régions à l'étranger. Dieu veuille accepter notre réparation, bien que toute petite et pauvre, pour les offenses qui attristent le Cœur de sa Mère, la très Sainte Vierge Marie. »

En 1940 parut la 5^e édition du *Manuel du pèlerin de Fatima* qui contenait un bon résumé de la dévotion réparatrice, revêtu de l'imprimatur de Mgr da Silva daté du 13 mai 1939.

LA RÉVÉLATION DU CŒUR DE DIEU

B) « *Ensuite (et c'est un sujet d'inquiétude pour moi qui suis votre curé), dans le petit fascicule sur la dévotion réparatrice écrit par frère Bruno, d'où est extrait un passage sur l'affiche que vous m'avez remise, il se trouve un élément qui n'est pas compatible avec la foi catholique : "Une 'petite dévotion',*

pratiquée de bon cœur, suffit à nous procurer la grâce, infailliblement, pour ainsi dire 'ex opere operato', comme pour les sacrements ; et quelle grâce ! celle du salut éternel ! »

« Cela signifierait qu'il y aurait un nouveau moyen de Salut qui s'ajouterait aux moyens ordinaires institués par le Christ : la foi, les sacrements, les commandements, la prière, ce qui est contraire à la foi catholique ! »

Vous n'en restez pas à une prudente réserve, vous critiquez la promesse de la Vierge Marie, donc vous contestez l'authenticité des paroles rapportées par sœur Lucie : « *À tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi* » accompliront toutes les conditions demandées, « *je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme.* »

Je vous réponds :

1. La dévotion réparatrice exige précisément la pratique de ces moyens ordinaires de salut institués par le Christ : la foi catholique particulièrement dans les privilèges de l'Immaculée ; les sacrements : le baptême, la confession mensuelle, la communion eucharistique ; la prière, à savoir le chapelet et un quart d'heure de méditation pendant lequel on tient compagnie à Notre-Dame et on la console.

2. Quant à la grâce de la persévérance finale, liée à cette dévotion, elle est déjà promise par l'apparition du 13 juin 1917 : « *Jésus veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut ; ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs, placées par moi pour orner son trône.* »

3. Depuis l'Ascension de Notre-Seigneur, la voie ordinaire de la grâce est la participation à la vie de l'Église et aux sacrements. Toutefois, Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, reste souverainement libre dans le choix de ses moyens pour la sanctification des âmes et des sociétés.

Vous semblez méconnaître la prédilection du Cœur de Jésus pour l'Immaculée. En effet, la disproportion entre la petite dévotion réclamée et la grâce de la persévérance finale qui y est attachée montre la puissance d'intercession concédée à la Vierge Marie, notre Mère, pour le salut de toutes les âmes. Le Père Alonso écrit : « La grande promesse n'est rien d'autre qu'une nouvelle manifestation de cet amour de complaisance de la Sainte Trinité envers la Vierge Marie. Pour celui qui comprend une telle chose, il est facile d'admettre qu'à d'humbles pratiques soient attachées d'aussi merveilleuses promesses. Il se livre alors finalement à elles d'un cœur simple et confiant envers la Vierge Marie. » (Cité dans *TOUTE LA VÉRITÉ SUR FATIMA*, t. 2, p. 159)

4. Le recours et la consécration à l'Immaculée, considérés comme des moyens de salut, ne sont pas une nouveauté dans l'Église.

Allez-vous rejeter la promesse liée au port du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, parce que ni Notre-Seigneur ni les Apôtres n'en ont explicitement parlé ?

Certes, l'origine du scapulaire du Mont-Carmel a été très contestée par les rationalistes et les modernistes. Cependant, grâce à des documents découverts au vingtième siècle et attentivement étudiés par de savants Pères carmes, on ne peut plus douter que la pratique du port du scapulaire remonte effectivement à une apparition de la très Sainte Vierge Marie à saint Simon Stock et aux paroles qu'Elle lui a dites (Père Élisée de la Nativité, o.c.d., *LE SCAPULAIRE DU CARMEL. ÉTUDE HISTORIQUE*, éd. du Carmel, 1958, 115 pages). Le récit le plus ancien que nous ayons de l'apparition, récit presque contemporain des événements, est extrait de l'éloge du saint que l'on trouve dans le sanctoral des carmes : « La glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu lui apparut, accompagnée d'une multitude d'anges. Elle tenait en main le scapulaire de l'ordre et elle lui dit : *« Voici le privilège que je te donne, à toi et à tous les enfants du Carmel. Quiconque mourra revêtu de cet habit sera sauvé. »* »

Outre ce texte liturgique, nous possédons un autre solide témoignage : c'est la fête de la commémoration de Notre-Dame du Mont-Carmel, en souvenir de cette apparition, qui a sans doute eu lieu en 1251 et qui était célébrée le 16 juillet, dès la fin du treizième siècle.

Ils furent très nombreux les saints qui propagèrent la dévotion du scapulaire en rappelant la promesse de Notre-Dame. Ainsi saint Claude La Colombière : « Ce n'est pas assez dire que l'habit de la Sainte Vierge est une marque de prédestination aussi bien que toutes les autres pratiques de piété qu'on a inventées pour l'honorer. Je prétends qu'il n'en est aucune qui rende notre prédestination plus certaine que celle-ci, aucune par conséquent à quoi l'on doive s'attacher avec plus de zèle et de confiance. J'ose dire que de toutes les pratiques de piété qui ont été inspirées aux fidèles pour honorer la Mère de Dieu, il n'en est point de si sûre que celle du scapulaire puisqu'il n'en est aucune qui ait été confirmée par tant et de si authentiques miracles. Marie s'est engagée à nous sauver, en nous donnant le scapulaire. L'honneur que rend à Marie celui qui porte le scapulaire ne peut manquer de lui être extrêmement agréable. » En commentant ces paroles, notre Père, l'abbé de Nantes, remarquait la précision de cette formule. Le saint insiste surtout sur le fait que c'est la Vierge Marie qui s'engage elle-même vis-à-vis de nous.

NOTRE MÈRE INTERVIENT POUR LE SALUT DE SES ENFANTS

C) « Cette hypothèse théologique a pour conséquence que la Révélation en Jésus-Christ ne serait pas close, et qu'elle aurait besoin d'être complétée par une révélation extérieure.

« Le catéchisme de l'Église Catholique stipule au n° 67 :

« Au fil des siècles il y a eu des révélations dites "privées" dont certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Église. Elles n'appartiennent cependant pas au dépôt de la foi. Leur rôle n'est pas d'"améliorer" ou de "compléter" la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'histoire.

« Guidé par le Magistère de l'Église, le sens des fidèles sait discerner et accueillir ce qui dans ces révélations constitue un appel authentique du Christ ou de ses saints à l'Église.

« Il est important de ne pas induire en erreur sur ce point précis : rien ne saurait être ajouté à la Révélation, qui est définitivement close ! »

1. La Révélation est close à la mort du dernier Apôtre. Certes !

Mais que faites-vous de la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la Croix, adressée à sa très sainte Mère, en présence de l'apôtre saint Jean : « *Femme voici ton fils.* » Cette parole n'appartient-elle pas au dépôt de la Révélation ?

Si la Vierge Marie est notre Mère, n'a-t-elle pas le droit et le devoir de remplir sa mission de Mère et d'intervenir dans notre monde pour favoriser le salut éternel de ses enfants ?

Je ne fais ainsi que reprendre ce que notre Père, l'abbé de Nantes, écrivait en polémiquant contre les prétentions indues de certains théologiens. Il leur demandait : « Le Christ a-t-il encore le droit d'intervenir (le mot dit tout : *intervenir*) dans la vie de son Église et du monde, et même de prier sa sainte Mère de subvenir à nos besoins particuliers, ou plus généraux, ou même universels... par-dessus l'épaule des évêques et des papes ? » (cité dans *TOUTE LA VÉRITÉ SUR FATIMA*, t. 4, p. 442)

À cette question, Mgr da Silva avait par avance répondu *Oui* dans sa Lettre *A divina Providencia* du 13 octobre 1930.

Il est touchant de constater qu'à Pontevedra c'est notre très sainte Mère qui a inspiré à son divin Fils de demander la pratique de la dévotion réparatrice pour réparer les offenses qui blessent son Cœur Immaculé afin de sauver le plus grand nombre possible de pécheurs. Notre-Seigneur l'a révélé à sœur Lucie, après lui avoir énuméré les cinq sortes d'offenses : « *Voilà, ma fille, le motif pour lequel le Cœur*

Immaculé de Marie m'a inspiré de demander cette petite réparation, et, en considération de celle-ci, d'émouvoir ma miséricorde pour pardonner aux âmes qui ont eu le malheur de l'offenser. »

2. Votre objection a été ressassée par les opposants à Fatima, qu'ils soient modernistes ou démocrates chrétiens : *La Révélation est close...*

À tel point que Mgr Joao Venancio, successeur de Mgr da Silva sur le siège épiscopal de Leiria, se désolait que les révélations de Fatima ne soient pas davantage prises en considération par les théologiens et les autorités de la Sainte Église. Comme il était très conscient de leur caractère extraordinaire, il écrivit le 30 décembre 1959 au secrétaire de la Commission antépréparatoire de Vatican II : « D'une façon générale, il semble que parmi les docteurs, et même parmi bon nombre d'évêques, le plus grand mépris règne à l'égard de toutes les révélations privées. N'y a-t-il pas là un mépris fondamental de Dieu qui est souverainement libre dans la dispensation de ses dons et dans sa façon de se communiquer aux âmes ? » Admirable protestation, que le Concile laissera sans réponse.

L'abbé Félix Bourdier, expert dans le discernement des esprits, rejetait les conclusions indues des théologiens qui prétendent que, depuis la mort du dernier Apôtre, Dieu ne peut rien nous dévoiler de nouveau, pas même les plus chères volontés de son Cœur sur notre temps. L'abbé Bourdier leur opposait l'enseignement du V^e concile de Latran, dans sa constitution *Supremæ majestatis*, relative à la prédication, du 19 décembre 1516 : « Quand le Seigneur, par quelque inspiration, révèle à certaines âmes des choses futures, veuillez, comme il l'a proclamé par la bouche du prophète Amos (3, 7 : *En vérité, le Seigneur Yahweh ne fait rien sans avoir révélé son dessein à ses serviteurs les prophètes*) ne pas donner l'ordre aux prophètes de ne pas prophétiser, et veuillez, comme le dit saint Paul (1 Th 5, 19), ne pas éteindre l'Esprit ni mépriser les prophéties. Nous ne voulons absolument pas qu'on mette ces révélations prophétiques au nombre des fables ou des mensonges, ni qu'on s'oppose de quelque autre manière à leur publication ; car, non seulement on éteindrait la grâce de cet Esprit, en imposant silence aux prophètes, mais on ferait une injure certaine au Saint-Esprit. » (cité dans *TOUTE LA VÉRITÉ SUR FATIMA*, t. 4, p. 440)

Ainsi, Dieu dans ses manifestations particulières et prophétiques exprime une volonté directe et immédiate, tellement nette et impérative qu'il prend soin de sortir de la voie ordinaire de l'enseignement magistériel ; ce caractère, loin d'enlever de l'autorité au message, ne peut que lui donner une valeur exceptionnelle, voire contraignante.

Pour sa part, l'abbé André Richard remarquait : « Les apparitions de la Vierge Marie, avant d'être

des événements dont l'écho se répercute et retentit dans le monde entier, sont d'abord des événements de la vie de Marie elle-même. Ainsi, les apparitions de Lourdes ne sont pas arrivées d'abord à Bernadette, mais, pourrait-on dire, à Marie elle-même. En d'autres termes, si la Révélation est close avec la mort de saint Jean, le dernier Apôtre, le mystère de Jésus et de Marie n'est pas achevé pour autant. Leur activité n'est pas liée. » Il soulignait ensuite que, depuis deux cents ans, l'intervention de l'Immaculée « a pris la forme spéciale de l'apparition, et mieux encore de la "venue" avec un caractère public. La Vierge Marie ne se contente plus d'accorder quelques visions à un saint personnage, ou quelque protection miraculeuse, elle apparaît dans des conditions telles que s'impose la certitude qu'Elle est descendue réellement, qu'Elle est venue elle-même, qu'Elle est venue pour tous. » (*TOUTE LA VÉRITÉ SUR FATIMA*, t. 4, p. 515)

Quand la Mère de Dieu et notre Mère descend sur terre et manifeste sa présence, sa bonté et sa volonté de miséricorde, son message oblige objectivement comme une volonté divine.

Mais c'est notre Père, l'abbé Georges de Nantes, qui a apporté la meilleure réponse théologique, montrant qu'à Fatima nous est révélé un grand dessein de Dieu « de la manière la plus éclatante, par l'incomparable envoyée qu'est l'Immaculée Vierge Marie, et garantie par les plus étonnants miracles et prophéties de l'histoire moderne :

« Il faut l'avouer, le proclamer, ce qui nous guide depuis trente ans et plus dans notre observation attentive des événements du monde, c'est la grande révélation de Fatima du 13 juillet 1917, lumière sous le boisseau de ladite "nouvelle évangélisation". Parce que Notre-Dame nous a proposé ce jour-là une alliance de son Fils Jésus-Christ, Dieu, avec les hommes, alliance fille de la nouvelle et éternelle alliance scellée à jamais dans le Sang de l'Agneau et dans la foi indéfectible de son Église-Épouse, vraie fille d'Abraham et légitime détentrice de ses promesses.

« Alliance contractuelle, traité inégal où il est peu demandé à la créature et beaucoup promis, si toutefois elle se montre fidèle à son Sauveur et dévouée à la Médiatrice de cet accord, appliquée à satisfaire toutes leurs demandes et loyale dans ce service. C'est un minimum ! en échange duquel paix sur terre et gloire dans le Ciel seront notre récompense.

« Afin que tout le monde croie, tout le monde venu à Fatima le 13 octobre 1917 a vu de ses yeux la "danse du soleil", j'aime mieux dire "la chute du soleil" et son rétablissement inouï, de dernière seconde, alors qu'il allait brûler la terre. Ceux qui n'en furent pas les témoins, ainsi de nous, l'ont suffisamment appris de ceux qui l'ont vu pour y croire tout autant. "Maintenant, on ne peut pas ne

pas y croire, disait Maria Rosa, la mère de Lucie jusqu'alors opposante tenace aux visions de sa fille – sa fille, voir la Sainte Vierge ! – *parce que le soleil, personne ne peut y mettre la main.*"

« Donc les affaires de ce siècle sont conduites d'En-Haut par Dieu selon les engagements de cette alliance, comme les avatars du peuple hébreu le furent selon l'Alliance mosaïque et comme les bonheurs et les malheurs de la Chrétienté, et particulièrement de la France "fille aînée de l'Église", résultent de leur fidélité ou de leurs manquements à la loi de Jésus-Christ leur Chef et leur mystique Époux. C'est insensé pour les autres hommes en raison de leur aveuglement et de leur dureté de cœur, c'est clair et rassasiant pour tout bon catholique. » (*TOUTE LA VÉRITÉ SUR FATIMA*, t. 4, p. 13)

Pour conclure ce chapitre, soulignons que le tournoiement et la chute du soleil sont des miracles apocalyptiques, c'est-à-dire propres à une révélation, et plus précisément à une révélation de la fin des temps. Le Père Alonso l'avait bien compris :

« Fatima n'est rien d'autre que la poursuite de l'histoire du salut qui se perpétue dans l'histoire de l'Église, et c'est l'un de ses moments essentiels. L'histoire de la rédemption continue et prend à Fatima le caractère particulier de grâce charismatique concédée aux derniers temps de l'Église.

« À Fatima comme à Pontevedra, Dieu offre un nouveau pacte de réconciliation et de miséricorde, fondé sur la plus solide des garanties : son amour pour la Vierge Marie. » (*LA GRAN PROMESA DEL CORAZON DE MARIA EN PONTEVEDRA*, 1974, p. 30-31)

POUR FAVORISER SON APPROBATION PONTIFICALE

D) « Pour résumer, et outre la question de doctrine que je viens d'évoquer, cette dévotion privée est facultative et ne peut pas, à ce jour, être promue par la hiérarchie qui agit au nom de l'Église. »

1. « Cette dévotion privée est facultative »... Mais quand nous avons toutes les garanties qu'en 1917 la Vierge Marie, descendue en son corps glorieux sur la terre, a dit aux trois pasteurs : « *Je veux... Mon Fils veut* »... c'est plus mobilisant encore qu'un devoir ! Et d'autant plus mobilisant que c'est un moyen pour obtenir la paix sur la terre et le Paradis au jour de la mort : « *Ayons la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, notre très Sainte Mère, en la considérant comme le siège de la clémence, de la bonté et du pardon, et comme la porte sûre pour entrer au Ciel.* » (sœur Lucie, au Père Fuentes, 26 décembre 1957). Dès lors, nous y sommes tenus, certes, en toute liberté, mais si vous voulez passer par la porte sûre pour entrer au Ciel et ainsi être préservé de l'enfer...

Fatima nous révèle le secret même de Dieu, de

sa volonté la plus chère, du dévoilement complet de son dessein de miséricorde, du sens qu'il veut donner à l'histoire contemporaine, que les hommes, même théologiens, ne sauraient juger à leur toise !

DIFFUSION MONDIALE DE LA DÉVOTION.

2. « Elle ne peut pas être promue par la hiérarchie », dites-vous. Mais elle l'a déjà été ! Redisons-le, Mgr da Silva l'a recommandée publiquement en 1939, ce qui lui a valu très rapidement une diffusion mondiale.

Par exemple, en Slovaquie, en 1943, avant de consacrer son peuple au Cœur Immaculé de Marie, Mgr Gregorij Rozman institua dans ses paroisses la dévotion des cinq premiers samedis du mois pour satisfaire à la demande de Notre-Dame de Fatima.

De plus, le bienheureux Alojz Grozde fut alors un martyr de la dévotion réparatrice. En effet, étudiant de vingt ans, rempli de zèle pour obéir à son évêque Mgr Rozman, il fut arrêté par les communistes qui découvrirent dans sa valise les feuillets sur la dévotion, qu'il allait distribuer dans sa paroisse. Après l'avoir cruellement torturé, ils l'assassinèrent, puis cachèrent sa dépouille mortelle. Cependant, quelques mois plus tard, certains enfants, à la recherche de perce-neige dans la forêt, découvrirent son corps parfaitement conservé, il était intact ! Assurément, un tel miracle témoigne que l'action de Mgr Rozman pour satisfaire aux requêtes du Ciel et l'apostolat de ses diocésains plaisaient souverainement à notre Père Céleste.

Par ailleurs, si vous aviez lu le livre d'Isabel Greck, *LA FORCE DES PREMIERS SAMEDIS*, vous auriez appris que « les premiers samedis sont célébrés tous les mois dans la cathédrale (catholique) de Moscou » (p. 123).

LES PROGRÈS DE LA DÉVOTION AU PORTUGAL.

3. Au Portugal, Mgr Joao Venancio, qui succéda à Mgr da Silva en 1958, fut un apôtre ardent de la dévotion au Cœur Immaculé. Dans sa Lettre pastorale du 25 juillet 1966 pour préparer le cinquantenaire des apparitions, après avoir rappelé la demande de Notre-Dame concernant le chapelet, il ajoutait : « Pour notre part, nous ne pouvons pas ne pas profiter de cette magnifique occasion pour recommander de nouveau la pratique de la dévotion réparatrice et insister, comme nous l'avons fait tant de fois et il y a encore bien peu de temps, pour qu'on la pratique fidèlement dans tout le diocèse. Elle comporte la confession, la communion, le chapelet, la méditation, la réparation. Et tout cela est lié à l'immense force du Cœur Immaculé de notre très Sainte Mère qui intercède auprès de Dieu. »

En 1972, Mgr Venancio, président du Conseil international de l'Armée bleue, envoya à tous les évêques du monde les actes du *Troisième séminaire interna-*

tional de Fatima sur « le caractère universel » des révélations de Fatima et de Pontevedra, « grâce singulière accordée à toute l'Église du Christ, et même au monde entier », disait l'évêque. Ces actes contenaient une communication très complète du Père Alonso sur « l'histoire et le sens des révélations du Cœur Immaculé de Marie à Fatima, Pontevedra et Tuy ».

Lors du cinquantième anniversaire des apparitions de Pontevedra, les *Croisés de Fatima*, dépendant de l'*Action catholique portugaise* officielle, lancèrent une campagne nationale annoncée en ces termes par le Père Manuel de Sousa Antunes, dans le mensuel du sanctuaire de Fatima, de février 1976 :

« Par le moyen de cette dévotion des premiers samedis, tellement recommandée par Notre-Dame, Celle-ci veut accomplir en nous sa maternité spirituelle.

« La campagne a été acceptée dans de nombreuses régions de notre pays. Beaucoup de prêtres et de laïcs, non seulement se préoccupent de la pratiquer dans leurs paroisses, mais encore essaient de la divulguer dans d'autres lieux.

« En ce moment, le Ciel est attentif au sacrifice héroïque de tant de prêtres qui ces jours-là restent dans leur confessionnal pour écouter les pénitents.

« Cette pratique va nous permettre de rénover l'Église du Portugal. La dévotion au Cœur Immaculé de Marie n'est pas une dévotion infantile ou pour bigotes. Bien comprise et bien pratiquée, elle nous amène à concrétiser dans notre vie la pénitence que Notre-Dame a demandée à Fatima : chacun doit accomplir son devoir d'état. Cela a été dit par Jésus à sœur Lucie. »

Le Père Antunes lança de nouvelles campagnes dans les années 1980 et il ne cessait de redire en quoi consiste la petite dévotion réparatrice : « Une des grandes demandes de Notre-Dame, qui est aussi une volonté de Dieu, est la pratique des cinq premiers samedis. » (*Voz da Fatima*, 13 août 1984)

Il rappelait aux *Croisés de Fatima* l'essentiel du message : « Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Réfléchissons à ces paroles : Dieu veut. Il ne s'agit pas d'un concept, d'une opinion ou d'une alternative. C'est une vérité expresse qui interpelle l'Église de notre temps.

« Nous en déduisons que la dévotion au Cœur Immaculé de Marie n'est pas qu'un désir, mais elle est vraiment une exigence sérieuse et urgente. C'est la leçon à tirer des différentes interventions du Ciel auprès de sœur Lucie. » (*Voz de Fatima*, 13 décembre 1984)

70 000 CROISÉS DE FATIMA.

En juin 1985, le Père Antunes prit une autre initiative : « Comme cadeau pour les 2000 ans de Notre-Dame, nous allons accomplir les cinq premiers samedis, au niveau national, de juillet à novembre,

pour lui offrir par les mains du Saint-Père, ce présent d'anniversaire, le jour de Noël de cette année.»

Le Père Antunes publia le résultat de sa campagne en janvier 1986 : « Une lettre a été envoyée au Saint-Père par Mgr Cosme do Amaral, évêque de Leiria-Fatima et directeur national du mouvement des *Croisés de Fatima*. » La voici :

« Très Saint-Père,

« Pour le bimillénaire de Marie, le mouvement des *Croisés de Fatima*, d'institution épiscopale, a voulu lancer un appel à tout le bon peuple portugais pour offrir, comme “cadeau d'anniversaire” à Notre-Dame, la pratique des cinq premiers samedis dans le but de faire réparation à son Cœur Immaculé, selon ce qu'Elle a demandé si instamment, ici, à Fatima.

« Nous aimerions que ce cadeau fût offert à Marie le jour de Noël par les mains de Votre Sainteté. C'est pourquoi nous prenons la liberté de Vous l'envoyer.

« 70 000 personnes ont répondu à cet appel.

« Fatima, 13 décembre 1985. »

Hélas ! le pape Jean-Paul II méprisa cette démarche et n'offrit rien à l'Immaculée Vierge Marie !

Le mouvement des *Croisés de Fatima* poursuivit ses efforts dans les années 1990, comme on peut le constater en lisant la chronique de ses activités dans la *Voz da Fatima*. Tenez, par exemple, en juin 1993 : « Nous espérons que les paroisses continuent à développer la pratique de cette dévotion tant recommandée par Jésus et Notre-Dame. En répondant à cette demande, nous ferons réparation à Dieu et à Notre-Dame pour les cinq péchés qui offensent beaucoup son Cœur Immaculé. »

Plus récemment, en septembre 2021, un jeune curé portugais, docteur en théologie, l'abbé Ricardo Figueiredo, a publié l'ouvrage *A DEVOÇÃO DOS CINCO PRIMEIROS SABADOS* (éd. Paulus, 119 pages) pour justifier la dévotion réparatrice.

EN FRANCE : IL EST TEMPS DE S'Y METTRE !

4. Fatima fut connu très tôt en France puisque la *REVUE DU ROSAIRE* consacra en 1929 l'un de ses numéros aux apparitions et au pèlerinage de la Cova da Iria. Cependant, les démocrates chrétiens français furent très contrariés par les fruits politiques de Fatima : l'instauration au Portugal d'un État corporatif et antiparlementaire, favorable à l'Église, sous la présidence d'Antonio Oliveira Salazar, était assurément liée au renouveau catholique provoqué par les manifestations célestes et publiques de la Cova da Iria. Leurs convictions politiques les conduisaient à rejeter Fatima.

En revanche, en 1943, F. Carret-Petit, clairvoyant sur les périls menaçant l'Église et la France, donna une large place à la dévotion réparatrice dans son livre

NOTRE-DAME DU ROSAIRE DE FATIMA : LES APPARITIONS, LE PÈLERINAGE, LE CULTE (éd. La bonne presse) où il se montrait enthousiaste du redressement de la nation portugaise : « Notre-Dame a préservé du naufrage la nef portugaise, ramené à ses traditions chrétiennes et nationales ce peuple de Croisés et de missionnaires ; mais plus spécialement, depuis vingt-cinq ans, elle l'a miraculeusement sauvé de l'impiété maçonnique, de l'anarchie intérieure, de la ruine économique, du bolchevisme satanique ! Elle l'a comblé de bienfaits réellement extraordinaires. Mais ce miracle de redressement religieux et national du Portugal trouve son origine à Fatima et peut se renouveler en d'autres pays ! »

Dans l'élan provoqué par la consécration du monde au Cœur Immaculé, de 1942, le chanoine Barthas fit des efforts pour propager la dévotion réparatrice : soixante-quinze mille feuillets, publiés par *l'Apostolat de la Prière* et exposant l'origine, les raisons et les conditions de cette dévotion, furent diffusés dès l'année 1943. Malheureusement, le Grand Retour, qui prit son essor à la même époque, n'a pas été systématiquement accompagné d'une prédication en faveur de la dévotion réparatrice.

Aujourd'hui, après la consécration accomplie par le pape François le 25 mars 2022, il faut compléter ce qui manque encore pour satisfaire aux requêtes de la Reine du Ciel et de la terre, non seulement pour sauver des âmes de l'enfer, mais aussi pour obtenir le don divin de la paix : il s'agit de mettre en œuvre cette consécration par la pratique de la dévotion réparatrice. Dans les révélations de Fatima, remarquait l'abbé de Nantes, la consécration de la Russie « est mise en conjonction nécessaire avec l'œuvre de pure dévotion et charité réparatrice des premiers samedis du mois, l'une et l'autre demande ayant pour intention la gloire et la consolation, la louange et l'amour du Cœur Immaculé de Marie établis dans le monde entier. Jusqu'aujourd'hui, on a constamment oublié le lien divinement certifié de ces deux demandes à satisfaire conjointement pour en obtenir les merveilleux effets. Et rien n'est donc venu. » (CRC n° 279, janvier 1992, p. 3)

Comme l'ont déjà fait de nombreux curés, par exemple à Paris, dans l'église Marie-Médiatrice, du 19^e arrondissement, ou encore à Amiens, dans la cathédrale, il est urgent d'instituer la dévotion réparatrice dans les paroisses afin de toucher le Cœur de notre très chère Mère du Ciel et de la consoler. Et cela pour qu'un jour le Saint-Père lui-même l'approuve officiellement, puisqu'Elle le veut.

J'espère, monsieur le Curé, que ces précisions et ces explications vous permettront de répondre à la demande de nos fervents amis, ce qui ne pourra que favoriser la vraie dévotion dans votre paroisse.

Père François de Marie des Anges.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2022

“ SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE ”

L'ÉGLISE MAÎTRESSE DE CIVILISATION

INTRODUCTION.

Lors du Synode sur l'Amazonie, en 2019, des théologiens catholiques, des évêques et le Pape lui-même ont exalté la culture indigène de l'Amazonie : ses richesses, les dangers qui la menacent et le devoir qui incombe à tout homme de s'engager pour la préserver. L'Amazonie, dernière terre vierge, préservée de toute la souillure de la civilisation moderne, invite les hommes de notre temps à une conversion... écologique ! Les organisateurs du Synode poussèrent le ridicule jusqu'à installer une pseudo-idole amazonienne de la Terre-Mère dans l'église Santa-Maria-in-Traspontina, au cœur de la ville éternelle... Quel sacrilège ! Aussi, de quelle joie vengeresse avons-nous été remplis lorsque les médias du Vatican, atterrés, nous apprirent qu'une âme remplie d'un zèle jaloux pour la Maison de Dieu, s'était emparée de la Pachamama pour la jeter dans le Tibre ! Car pareille aberration est insupportable à tout esprit catholique : jamais l'Église ne saurait exalter quoi que ce soit d'humain ou de naturel, qui n'ait été préalablement renouvelé par la grâce du Christ ! Or, disons-le franchement, la culture amazonienne, à y regarder de plus près, c'est à proprement parler la vie sauvage, la barbarie.

Néanmoins, l'erreur d'un jour ne peut pas nous faire oublier que depuis deux mille ans l'Église catholique est maîtresse de civilisation. À leur corps défendant, c'est pourtant ce que les organisateurs du Synode nous ont remis à la mémoire... En nous faisant voir une grossière déesse de fécondité au sein de cette magnifique église dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel, ils nous ont permis de mesurer la distance qui sépare la barbarie de la civilisation. Elle est telle qu'il faut parler de deux « ordres » différents, comme disait Pascal, entre lesquels il n'y a pas de continuité.

Qu'est-ce donc que la civilisation ? Ce problème de définition n'est pas accessoire et, à plusieurs reprises, notre Père s'est attaché à nous faire comprendre ce qu'il fallait entendre sous ce vocable. Souvent, on considère qu'être civilisé, c'est avoir accès aux progrès techniques. On entend aussi par civilisation la politesse ou la convenance des relations entre les hommes. On admet en tout cas, au minimum, que cela consiste à ne pas manger ses semblables... Pour y voir clair, notre Père établissait deux distinctions.

Il faut d'abord distinguer entre *civilisation* et *barbarie*, entre un barbare et un civilisé. Une société civilisée repose sur une double base : la capitalisation

et la transmission. Une civilisation, c'est donc un capital transmis. L'homme qui vient au monde dans une société civilisée y trouve et en reçoit infiniment plus qu'il n'apporte et ne pourra jamais apporter, si grand que soit son mérite personnel. Il bénéficie de tout l'apport des générations antérieures. Au contraire, tout ce que fait le sauvage est précaire, provisoire et hasardeux parce qu'il ne fait que le strict nécessaire aux besoins de la vie. Il ne transforme pas, ou si peu, le milieu naturel dans lequel il vit. L'héritage que le sauvage laisse à ses fils est donc bien maigre. Alors que nous, le capital que nous recevons à notre naissance, cette masse de biens qui va nous être transmise, est incalculable. En tant que civilisés, nous sommes d'absolus débiteurs : voilà pour la première distinction, irrécusable. Même si le Synode sur l'Amazonie a voulu la négliger pour louer l'harmonie des indigènes avec la nature, leur connaissance des plantes et des remèdes naturels, cela ne peut faire oublier que l'espérance de vie y reste plus faible que dans le reste du continent...

Mais, pour ainsi dire, il n'y a plus de sauvages aujourd'hui, ou il faut vraiment aller les chercher au fond de la brousse et de la forêt équatoriale. En ce sens, tous les hommes ont accès aux biens fondamentaux de la civilisation. Il y a bien en Chine ou en Inde *une civilisation* : c'est-à-dire un capital matériel et moral que l'on se transmet. Il y a des industries, des arts, des sciences, des mœurs favorables à la vie de l'être humain. L'homme est conservateur d'instinct et il aime à transmettre. Par exemple, notre Père aimait à dire qu'avoir des archives, c'est une marque de civilisation. Quelque développées que soient pourtant ces différentes civilisations, elles ne sont pas, à proprement dire, *la Civilisation*. Là encore, il y a un seuil à franchir, le passage à un nouvel ordre. C'est la seconde distinction qu'établissait notre Père, dans sa « Politique totale », entre *culture* et *civilisation*.

Comme son nom l'indique, la culture désigne le produit spontané, brut et total de l'activité d'un peuple. En économie, on parlerait de P.I.B. : la somme des richesses produites dans un pays au cours d'une année. La culture, c'est cela, mais pour les œuvres intellectuelles et esthétiques : les sciences, la littérature, les arts, les mœurs, etc. Tout peuple tire de sa nature une culture où s'expriment ses possibilités et ses aspirations. Mais ainsi considérée, la culture n'est que la confusion du vrai et du faux, c'est un chaos, et à trop exalter la culture, on en vient vite à justifier

les pires pratiques. Puisque c'est humain, c'est légitime. Voilà une illusion criminelle, aujourd'hui universellement répandue.

La civilisation consiste en une mise en ordre. Elle est à la culture ce qu'est à la brousse africaine la merveille du jardin à la française. Cette notion n'est pas abstraite, elle est historique : à un moment donné, un certain peuple a réalisé cette mise en ordre de sa culture selon des principes supérieurs et universels. C'est le « miracle grec », comme dit notre Père, c'est le passage de la quantité à la qualité, du particulier à l'universel. Il ne suffit pas d'accumuler des biens et d'en faire un dépôt à transmettre aux générations futures. Toute quantité est susceptible d'accroissements nouveaux : ainsi, les hommes pourront construire des gratte-ciel toujours plus gigantesques ; cet amas de choses ne rassasie pas le cœur de l'homme, qui s'y épuise en vain. Ce que les Grecs ont compris, c'est que le bien n'est pas dans les choses, mais dans l'ordre des choses. Les Grecs n'ont pas inventé la poésie ou la sculpture – les techniques existaient – mais ils ont découvert la beauté. Aristote a enseigné que le véritable savoir ne consistait pas seulement à dresser un catalogue de connaissances, mais qu'il fallait encore parvenir à y mettre un ordre. Ce faisant, il a posé les fondements de la philosophie et des sciences physiques. Pour l'immense domaine de la vie sociale, le mérite des Grecs a été de découvrir les lois supérieures de l'organisation de la société, c'est la science de la cité, la politique. Et ainsi de suite : le vrai, le beau, le bien, voilà l'acquis de la Grèce antique. En prenant conscience de la puissance de la raison humaine, les Grecs ont eu le sens de l'universel. Néanmoins, il ne faudrait pas s'en tenir au seul « miracle grec » : les Grecs avaient leurs défauts, car la raison naturelle de l'homme est enténébrée, et bientôt, la démocratie et l'immoralité eurent raison de la cité grecque.

C'est Rome qui a repris le flambeau de la Civilisation en s'emparant de la Grèce. Comme disait Horace : « *la Grèce captive a conquis son farouche vainqueur* ». Rome, c'est la Loi, c'est le Droit, c'est l'Ordre. C'est plus prosaïque, mais c'est élémentaire, disait notre Père, *politique d'abord*. À quoi sert de s'enivrer de la beauté et de l'ordre des idées, si les barbares s'emparent de la cité et détruisent tout ? Rome a établi son ordre dans tout le monde méditerranéen et jusque dans certaines régions lointaines du nord de l'Europe. Et là où règne l'ordre, tous les autres biens abondent : telle fut la *Pax Romana*. Sous le règne d'Auguste (30 avant Jésus-Christ, 14 après Jésus-Christ), le monde connu tout entier était en paix. Tel est l'état de la civilisation humaine au moment où le Christ s'incarne.

Retracé en quelques lignes, ce mouvement historique conduit spontanément à l'idée d'un progrès dans l'histoire. À la notion de civilisation va donc se joindre

une philosophie de l'histoire qui cherche à comprendre comment les peuples passent de la barbarie à la civilisation, et à comprendre quel est le sens de ce progrès.

Il y a deux attitudes, deux compréhensions possibles : linéaire ou cyclique. Pour Hegel et toute sa postérité, en particulier Karl Marx, il y a un progrès dans l'histoire, nécessaire, continu et rationnel. C'est l'Esprit qui conduit l'histoire. La même grande vue progressiste sous des dehors chrétiens habitera le Père Teilhard de Chardin ou le pape Paul VI : tout converge vers le Point Oméga. Cette vision linéaire est fautive, elle n'est pas chrétienne, elle est même antichrist. Le Christ n'a jamais promis qu'après la civilisation humaine allait se développer sans cesse, jusqu'à devenir parfaite. Il nous a plutôt assurés du contraire...

En face de cette vision linéaire de l'histoire, il y a la vieille conception cyclique des païens de l'Antiquité, celle de l'éternel retour, que Nietzsche a réactualisée au dix-neuvième siècle : « *Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement.* » Il n'y a pas de Créateur et pas de Providence : le monde est éternel, et il est absurde. Seul le surhomme en lui imprimant sa marque est capable de donner un sens à son existence.

Que ce soit l'athéisme collectiviste d'un Karl Marx ou l'athéisme individualiste d'un Nietzsche, tous deux sacrifient froidement l'humanité présente à l'image qu'ils se font de l'humanité future et qu'ils nomment la « fin de l'histoire ». Les catastrophes du vingtième siècle en Allemagne et en Russie sont là pour nous prouver leur folie. Mais si leurs doctrines sont aussi séduisantes, c'est parce que toutes deux singent diaboliquement le seul véritable sens de l'histoire, qui n'est pas philosophique, mais religieux et chrétien.

Afin d'imposer leur idéologie, ces hommes et leurs disciples ont donc cherché à salir la religion chrétienne en la présentant comme l'ennemie de l'humanité, de sa liberté, de son bonheur. Nous connaissons le qualificatif marxiste de la religion « opium du peuple », mais la haine de Nietzsche contre l'Église catholique a été presque aussi funeste. Voici l'une de ses invectives, prise entre mille autres : « *Le christianisme est une tendance décadente faite de tous les déchets et des rebuts de tout ordre. Aussi n'est-il pas national ni racial, il s'adresse aux déshérités de partout. Il est plein de rancune contre tout ce qui est de belle venue et dominateur.* » Voilà la grande accusation que les nietzschéens de gauche comme de droite répètent inlassablement : l'Église est une force de dissolution, elle est l'ennemie de la civilisation.

Cet héritage de la Grèce et de Rome que nous avons dit être le trésor commun de l'humanité, les acquis les plus universels, l'Église l'aurait donc ruiné ?

C'est ce qu'ils affirment et c'est à cette objection que nous allons tâcher de répondre dans cette confé-

rence, en présentant trois grandes preuves tirées de l'histoire de l'Église. La première preuve est négative, elle consiste à démontrer que l'Église des premiers siècles n'est pas responsable de la décadence de l'Empire romain.

La deuxième preuve est positive, elle montre que l'Église catholique a porté la Civilisation à son sommet : la Chrétienté médiévale.

La troisième preuve est de nouveau négative puisqu'elle rappelle que la rupture de la Chrétienté par Luther au seizième siècle a plongé la civilisation dans un irrémédiable déclin.

Pour chacune de ces grandes périodes, nous évoquerons la figure de deux ou trois grands hommes et présenterons un texte ou une image particulièrement évocateurs.

PREMIÈRE PARTIE : L'ÉGLISE SAUVE LA CIVILISATION

SAINT PAUL, CITOYEN ROMAIN, APÔTRE DES NATIONS.

Le premier homme que nous rencontrons, c'est saint Paul, qui fait à lui tout seul le pont, le lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament d'une part et l'Empire romain d'autre part. Comme il le dit lui-même, il est « de la race d'Israël, Hébreu fils d'Hébreux » (Ph 3,5), mais il est aussi né citoyen romain. Et c'est en raison de cette double appartenance que Notre-Seigneur l'a choisi pour annoncer l'Évangile aux païens.

Le fait est que la civilisation romaine va se révéler très favorable à l'accomplissement de sa mission. Les *Actes des Apôtres* nous ont laissé de nombreux indices de ce que fut cette *Pax romana*, cet ordre qui régnait dans tout le bassin méditerranéen sillonné par saint Paul à plusieurs reprises. En de nombreuses occasions, l'Apôtre des nations devra sa liberté à la protection de la loi romaine et il saura user de ses privilèges de citoyen romain. Les premiers missionnaires chrétiens profitent également du réseau de routes terrestres et maritimes, ingénieusement développé par les Romains. Le grand effort d'unification entrepris par ces derniers, par la langue, les infrastructures, la force militaire et le droit, exprimait leur désir d'un certain universalisme, du sens qu'ils avaient de leur mission civilisatrice pour le bonheur de l'homme. Mais seule l'Église catholique, c'est-à-dire *universelle*, va porter cette aspiration à son plein accomplissement : car une fois baptisé, il n'y a plus ni juif ni païen, ni esclave ni homme libre, car tous sont des fils de Dieu par la foi dans le Christ (Ga 3,28).

Mais il nous faut aller tout de suite à l'essentiel, à la « politique totale » telle que la définit saint Paul à la fin de son épître aux Romains. Ces quelques versets ont défini pour toujours l'attitude de l'Église vis-à-vis des pouvoirs temporels : « *Que toute âme soit soumise aux autorités supérieures. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par Lui.* » (Rm 13, 1) Après les premières persécutions, sous Néron, dans ses épîtres pastorales à Tite et à Timothée, saint Paul ne s'exprimera pas autrement : « *Rappelle à tous qu'il faut être soumis*

aux magistrats et aux autorités... » (Tt 3,1) Pour saint Paul, l'obéissance à l'autorité établie reste un devoir pour le chrétien, même lorsque ladite autorité se met à persécuter l'Église. C'est une exigence du bien commun et un acte de soumission à la volonté de bon plaisir de notre très chéri Père Céleste. Jamais les chrétiens ne seront des rebelles ou des révolutionnaires. Jamais l'Église ne prendra le parti de la lutte violente des esclaves contre les maîtres. Elle aurait pu le faire, mais elle s'y est refusée, à cause de cette doctrine qui est celle du Christ lui-même : « *Rendez à chacun ce qui lui est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui les taxes, les taxes ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur.* » (Rm 13, 7) Et si l'impôt et les taxes sont dus à César, la crainte et l'honneur reviennent d'abord à Dieu. Pas question pour le chrétien de jouer à l'anarchiste pour échapper au service militaire ou éviter de payer ses impôts ! Ainsi, les premiers chrétiens furent les plus soumis des hommes... du moins pour tout ce qui, dans la loi romaine et dans les actes impériaux, ne portait pas atteinte au culte du vrai Dieu. Car, comme le dira saint Pierre par deux fois devant le Sanhédrin : « *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* » (Ac 5,29)

Ainsi, dans le même passage de son épître aux Romains, saint Paul définit l'autre facette de l'attitude du chrétien en milieu païen : « *Mes frères, conduisons-nous avec dignité : point de ripailles ni d'orgies, pas de luxure ni de débauche, pas de querelles ni de jalousies. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne vous souciez pas de la chair pour en satisfaire les convoitises* » (Rm 13,13-14) C'est la première rupture de l'Église apostolique avec ce monde païen profondément embourbé dans tous ces vices, et s'en faisant gloire. La cause de tous ces désordres, comme l'explique saint Paul, c'est l'idolâtrie à laquelle se sont livrés les païens : le culte de toutes sortes d'idoles orientales immondes, certes, mais surtout le culte de l'homme. En effet, à partir du règne d'Auguste, les Romains ont commencé à rendre un culte à leurs empereurs, vivants et morts. Le refus des chrétiens de participer à cette idolâtrie politique est à l'origine de la seconde rupture de l'Église avec la société païenne.

Lorsque les empereurs, pour tenter de ralentir la dislocation du corps social, tenteront de restaurer le culte des anciens dieux de Rome, les chrétiens refuseront également de s'y prêter, en dépit de tous les décrets impériaux. Selon la parole du Maître, ils sont *dans* le monde, mais ils ne sont pas *du* monde (Jn 17,14-18).

Peu à peu, les empereurs prennent conscience de la nouveauté que représente le christianisme. Ils comprennent qu'une société païenne ne parviendra jamais à l'assimiler, car il n'a rien de commun avec tous ces ésotérismes ou syncrétismes qui servent si bien les intérêts du pouvoir.

La religion chrétienne, *révélée*, s'affirme comme la seule vraie. Cette *révélation* est une révolution religieuse, comme disait notre Père, la seule vraie révolution décisive, celle qui va réellement transformer l'homme en l'affranchissant du péché par le Sacrifice de la Croix.

Cette « *révolution de Jésus* » (CRC n° 73, octobre 1973) fit peur aux païens, elle leur fit horreur. Alors, comme l'avait prédit le Maître, pendant trois siècles, les persécutions vont se déchaîner. Paradoxalement, ce seront les meilleurs empereurs, les plus lucides sur les efforts à consentir pour ralentir la décadence, qui seront les plus grands persécuteurs de l'Église. Ils avaient trop besoin de la religion d'État pour asseoir leur pouvoir. La survivance de cette Église primitive et la persévérance d'innombrables martyrs sont à elles seules miraculeuses. Bon nombre de païens, touchés par cette foi et ce courage, se convertiront. « *Le sang des martyrs est semence de chrétiens* », comme disait Tertullien (155-222).

Or, il est vrai que les accroissements miraculeux de l'Église coïncident avec le déclin de l'Empire romain. Des penseurs antichrétiens comme Ernest Renan (1823-1892) ont affirmé que l'Église en portait la responsabilité, mais sans apporter aucun argument convaincant.

La vérité, c'est que l'Empire romain est mort de vieillesse, de sa propre corruption, de son paganisme et de son refus d'embrasser la foi chrétienne. À partir du troisième siècle, la destruction de l'institution familiale atteint des proportions gigantesques : le taux de natalité a chuté, l'avortement se pratique couramment, ainsi que l'abandon des enfants. L'adultère et le divorce sont presque devenus normaux et encombrant les tribunaux. De plus, l'enrichissement fabuleux résultant des conquêtes arrose d'un flot d'or et d'esclaves la capitale de l'Empire, incitant à la paresse et à tous les vices qui résultent de l'oisiveté, d'où cette passion névrotique pour les jeux du cirque. Et cetera.

À cette démoralisation profonde qui ne cessera d'empirer, le christianisme seul est capable de remédier. Après la fin des persécutions sanglantes, avec

le règne de Constantin, l'Église va donner la preuve de sa vitalité, de son organisation interne et de sa charité. À partir du quatrième siècle, l'Église commence à avoir les moyens d'opérer un renouvellement de la morale sociale. Aux vieilles vertus cardinales connues (à défaut d'être pratiquées) par les païens : le discernement, la justice, la force et la tempérance, les chrétiens ajoutent l'humilité, que l'Antiquité avait méconnue. La nouvelle morale sociale, qui définit les rapports entre les hommes, c'est la charité chrétienne : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » Suivant ce précepte, l'Église développe les œuvres charitables, prêche en faveur de la famille, du mariage chrétien et de la chasteté. Contre l'oisiveté, source de tous les vices, la religion chrétienne pousse les hommes au travail car, comme disait saint Paul : « *Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus !* » (2 Th 3, 10) Néanmoins, sur les instances de l'Église, les duretés du Droit et de la Justice romaines s'adoucissent. Bientôt les jeux du cirque sous leur forme la plus cruelle disparaîtront. Et lorsque Théodose, à la fin du quatrième siècle, interdit les cultes païens, il ne fait que renverser des édifices depuis longtemps déserts et des idoles vermoulues.

Pourtant, malgré la conversion des empereurs et d'une majorité des citoyens, le déclin ne semble pas devoir s'arrêter. Pour quelle raison ? La principale explication, c'est que le pouvoir politique est tombé en décrépitude : après Constantin, il n'y a guère que Théodose qui parvint à diriger réellement l'Empire. En dehors de ces deux règnes, ce ne furent que coups d'État et assassinats. Lorsque l'autorité politique fait défaut, l'ordre et la paix ne sont plus garantis, et la société se dissout.

De plus, la tentation était grande pour les empereurs de prétendre diriger l'Église, et beaucoup cédèrent à cette tentation du césaro-papisme... Ce que l'Église ne pouvait pas accepter, *a fortiori* lorsque les empereurs se montraient favorables à l'hérésie arienne. L'Église comprend très vite qu'elle ne doit pas lier son destin à celui de l'Empire, sans quoi celui-ci l'absorbera tout entière et la mettra à son service... Et d'ailleurs il risquerait de l'entraîner dans sa chute !

Néanmoins, pour assurer le gouvernement de ses sujets, l'Empire va être conduit à s'appuyer de plus en plus sur la hiérarchie ecclésiastique. C'est l'Église qui a réclamé, à partir du quatrième siècle, la création de « *défenseurs de la cité* » pour protéger le peuple contre les hordes barbares et contre les fonctionnaires corrompus. Bientôt ce rôle échoira en priorité aux évêques, seules véritables autorités dans le chaos grandissant. Ces hommes, souvent issus de grandes familles latines, perpétuent le sens pratique, le génie de l'organisation et cet art de gouverner qui avaient fait la puissance de Rome.

SAINT AMBROISE, DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE.

Le représentant emblématique de cette élite chrétienne qui, à la fin du quatrième siècle, prend en main les destinées de la civilisation, c'est saint Ambroise (340-397), la deuxième grande figure que nous rencontrons sur notre chemin après saint Paul. Il est, par sa naissance et sa formation, l'homme de la double fidélité. Il est né dans une famille patricienne chrétienne et a reçu une éducation latine classique, en vue de devenir haut fonctionnaire de l'Empire. Très jeune, il devient gouverneur dans l'Italie du Nord où il fait preuve de qualités remarquables. Sa renommée est telle que, lorsque le siège épiscopal de Milan se trouve vacant, alors qu'il intervient pour ramener le calme, le peuple s'écrie : « *Ambroise : ÉVÊQUE !* » et il est sacré dans la foulée.

Milan est alors capitale d'Empire et Ambroise se trouve au contact des empereurs, pour les conseiller et pour leur rappeler la Loi de Dieu. Avec saint Ambroise, l'Église refuse de jouer un rôle subordonné dans l'Empire, au contraire elle s'affirme comme guide et juge de la société et de l'Empereur en matière de foi. Aussi, lorsque Théodose fait massacrer en représailles les sept mille habitants de Thessalonique, Ambroise l'excommunie. L'empereur devra venir à genoux auprès de son évêque pour implorer la miséricorde de Dieu et recevoir cette leçon que l'Église n'oubliera plus : « *L'empereur est dans l'Église, il n'est pas au-dessus.* »

LA CITÉ DE DIEU, ORTHODROMIE CATHOLIQUE.

Or, notre saint Ambroise est le maître spirituel de celui que notre Père a appelé le « père de l'Occident », saint Augustin (354-430), *défenseur de la cité* et évêque d'Hippone. Déjà, au troisième siècle, de grands esprits chrétiens comme saint Clément, saint Grégoire le Thaumaturge ou Origène, avaient entrepris de recueillir ce qui était valable de la culture antique païenne. Saint Augustin, plus qu'aucun autre Père de l'Église, a compris qu'il fallait sauver l'intelligence antique, et pour cela la mettre au service du Christ.

Pour l'évêque d'Hippone, il ne saurait plus y avoir de valeurs humaines, purement naturelles, tout doit être soumis aux exigences du salut. La foi doit tout imprégner, tout absorber. Dans son traité *Sur la Trinité*, modèle du traité théologique qui n'aura d'égal que la *Somme théologique* de saint Thomas, il appelle toutes les connaissances à l'aide de l'intelligence du Mystère de la Sainte Trinité : l'acquis de Platon et d'Aristote, la métaphysique, la psychologie et surtout son immense érudition scripturaire. En effet, s'il a d'abord reçu une formation classique, saint Augustin, une fois converti, sera avant tout l'homme de la Bible. Il a compris que désormais

la culture devait être avant tout scripturaire, c'est-à-dire biblique et aussi traditionnelle, c'est-à-dire patristique. C'est toute l'œuvre de cet immense docteur qu'il faudrait évoquer ici, mais nous nous limiterons à l'ouvrage dont la postérité fut la plus grande : *La Cité de Dieu*.

Ce n'est pas d'abord un ouvrage d'exégèse ou un traité de théologie, c'est un livre d'histoire, inspiré par les circonstances, par les *signes des temps*. Ce qui est nouveau chez saint Augustin, ce qui est pour la première fois explicite, c'est sa vision providentielle – nous dirions orthodromique – de l'histoire. Pour lui, il ne fait aucun doute que c'est le Christ assis à la droite du Père qui dirige l'histoire universelle. Il cherche donc à comprendre, dans la leçon des événements, quelle est la volonté de Dieu. En particulier, après le terrible choc psychologique provoqué par le saccage de Rome par les Goths en 410, comment envisager l'avenir ? Pour ses contemporains chrétiens désemparés devant la ruine de la capitale impériale et troublés par les accusations que les derniers païens de Rome portent contre l'Église, il met au clair sa vision dans les vingt-deux livres de *la Cité de Dieu*. Nous évoquons en introduction les singeries modernes du sens de l'histoire : c'est de saint Augustin qu'elles ont tiré toute leur force prophétique. *La Cité de Dieu* présente en effet une théologie de l'histoire chrétienne, qui embrasse tout depuis la Création jusqu'au Jugement dernier. Dans cet ouvrage, l'effort civilisateur est défini d'une façon nouvelle. La Civilisation ne consiste ni dans le progrès matériel, ni même dans le développement intellectuel, son but est de construire la Cité de Dieu, c'est-à-dire d'engendrer les hommes à la vie divine, et de les conduire au Ciel. « *Que votre règne arrive* », voilà le sens de l'histoire. Et c'est à l'avènement du Règne de Dieu que doivent contribuer toutes les institutions, en premier lieu l'Église, mais aussi éminemment le pouvoir temporel.

Toutefois, pour saint Augustin, il n'y a pas de progrès linéaire. Sa vision de l'histoire est celle d'un terrible combat, car la Cité de Dieu est affrontée aux pompes et aux œuvres de la Cité de Satan. Et la vocation de chaque chrétien dans ce combat est de prendre parti hardiment pour le Christ et son Corps mystique.

L'influence de saint Augustin, de son vivant même, fut immense. Augustinisme philosophique, augustinisme politique : tout le Moyen Âge sera à l'école de saint Augustin. C'est son œuvre qui fait la continuité entre l'Empire romain et la civilisation médiévale, inspirant les hommes d'Église durant ces six siècles de patients efforts (476-1077) où, dans le chaos des temps barbares, ils vont constituer une civilisation chrétienne. Celle-ci brillera de tous ses feux entre le onzième et le quatorzième siècle.

DEUXIÈME PARTIE : LA CHRÉTIENTÉ MÉDIÉVALE, SOMMET DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE

Pour prendre la mesure des efforts accomplis en vue de faire advenir une civilisation chrétienne, il suffit de nommer quelques-uns de ses grands artisans aux « temps barbares ». Les noms de saint Martin (316-397) l'apôtre des campagnes de Gaule, de saint Remi qui baptisa le roi des Francs Clovis à Reims (398), de sainte Geneviève et saint Aignan qui repoussèrent les hordes des Huns ou encore de Bernon, le fondateur de l'ordre de Cluny en 909, nous plongent encore dans l'admiration de cette Église qui les suscita et soutint leur effort missionnaire et civilisateur.

Toutefois, le grand nom de cette époque décisive est certainement celui de **Charlemagne**, roi des Francs (768-814) et empereur d'Occident (800-814). En effet, c'est sous le règne du grand Carolingien que les Papes se tournent définitivement vers l'Occident. Jusque-là, ils étaient restés les loyaux sujets de l'empereur byzantin, qu'ils considéraient comme l'héritier légitime de l'Empire romain et comme le grand souverain chrétien, en dépit de son penchant invétéré pour l'hérésie et le césaro-papisme... En restaurant l'institution impériale en Occident à la Noël de l'an 800, l'Église confirme le choix qu'elle avait fait en 754 en faisant appel à Pépin le Bref pour la défendre contre les Lombards. L'expédition victorieuse du roi des Francs avait abouti à la création des États pontificaux. Les Papes ont compris que c'est en Occident que la Chrétienté va pouvoir se constituer.

Le règne de Charlemagne, si important soit-il, ne marque pourtant qu'une étape de ce grand dessein orthodromique. En effet, la restauration de l'institution impériale n'est pas la fin de l'histoire, elle n'est que le moyen providentiel de faire prendre conscience aux peuples chrétiens de leur unité. C'est à un concert de nations chrétiennes que doit aboutir ce mouvement, non à la reconstitution anachronique d'un Empire romain universel, fût-il chrétien. L'Église seule doit demeurer universelle.

D'ailleurs, la fragmentation de l'Empire entre les héritiers de Charlemagne prouve bien que les Carolingiens étaient restés étrangers à la conception romaine de l'unité impériale. Rapidement, l'Europe retombe dans le chaos. À l'instabilité politique s'ajoutent de terribles invasions normandes et hongroises, comme aux derniers temps de l'Empire romain. Cette période qui s'étend de 850 à 1050 est vraiment un âge sombre, où la civi-

lisation semble de nouveau sur le point de disparaître.

C'est le système de la féodalité fondé sur le lien d'homme à homme, sur la fidélité du vassal au suzerain, qui permet un retour à l'ordre dans la société. « *Dans le désordre causé par l'effondrement de l'autorité carolingienne devant les invasions, la féodalité a trouvé un ordre nouveau par une sorte de génération spontanée... Le système féodal est le rare exemple d'une agitation humaine retournant à l'ordre spontanément.* » (CRC n° 198, mars 1984, p. 16) Là encore, l'Église joue un rôle primordial pour en réprimer les abus et en assurer la pérennité.

Toutefois, cette époque est sombre pour l'Église elle-même, en proie aux démons du *nicolaïsme*, c'est-à-dire du concubinage des prêtres, et de la *simonie*, c'est-à-dire de la vente indigne des sacrements et des charges ecclésiastiques.

Plus que l'épiscopat, c'est alors l'institution monastique qui maintient la civilisation. Non seulement parce que les monastères sont les conservatoires de cette culture antique que les Pères de l'Église avaient recueillie, mais aussi parce qu'y règne l'obéissance, à laquelle les moines s'obligent par leurs vœux. Et c'est là le principe de tout ordre politique, comme nous l'avons appris de saint Paul. Enfin, c'est là que se conserve le sens du travail que les moines pratiquent infatigablement, dans les forêts, les marais, dans les champs et sur les chantiers des abbayes. Précisément, la première grande figure de cette Chrétienté



La barque de saint Pierre dans la tempête, par Andrea Bonaiuti, fresque de la chapelle des Espagnols, église Sainte-Marie-Nouvelle, Florence, 1365-1367.

médiévale, c'est un moine de Cluny, monté sur le siège de Pierre en 1073, Hildebrand, pour l'histoire saint Grégoire VII.

UN MOINE DEVENU PAPE : SAINT GRÉGOIRE VII.

Peu de Pontifes ont eu à un si haut degré le sens de l'Église. Néanmoins, ce qu'on a appelé en son honneur la « réforme grégorienne », type éternel de la réforme *in capite et in membris* de l'Église, a commencé au siècle précédent, sous l'impulsion de Cluny et de plusieurs de ses prédécesseurs sur le trône de saint Pierre. Par exemple, l'abolition de la désignation du Pape par l'empereur et son élection par le collège des cardinaux est l'œuvre courageuse de son prédécesseur Nicolas II en 1059. Mais il est vrai que le zèle du moine Hildebrand, du couvent clunisien de Sainte-Marie de l'Aventin, au service des papes depuis les années 1050, a contribué éminemment à la Réforme de l'Église. C'est lui qui va la faire aboutir et, plus que tous les autres, il va en payer le prix.

Ce que Grégoire VII a compris, c'est qu'il ne suffit pas de s'en prendre aux prêtres indignes, il faut combattre le mal à la racine et s'en prendre au système même de distribution des bénéfices ecclésiastiques qui autorisait les souverains, non seulement à choisir les évêques, mais à les investir par la crosse et l'anneau, symboles du pouvoir épiscopal : c'est ce qu'on appelait *l'investiture laïque*. Le Pape a identifié, dans cette confusion du temporel et du spirituel, la source des désordres dans l'Église. En 1075, il interdit donc officiellement l'investiture laïque. Mais aussitôt, l'empereur d'Allemagne Henri IV se révolte. Il faut dire qu'en Allemagne, où les grands évêques féodaux constituent un élément fondamental du régime, cette décision pontificale a de graves conséquences politiques. En 1076, l'empereur vainqueur des rebelles saxons et maître incontesté de son clergé, se croit le plus fort et il fait déposer par ses évêques le *faux moine Hildebrand*. Dès que le Pape l'apprend, il excommunie et dépose l'empereur, déliant ses sujets de l'obéissance qu'ils lui doivent. Un Pape déposait *effectivement* le premier souverain de la Chrétienté ; ce jugement eut un retentissement énorme ! Aussitôt, Henri IV voit le vide se faire autour de lui et les rebelles hier vaincus relèvent la tête. Alors, scène prodigieuse qui a profondément marqué le Moyen Âge, le 25 janvier 1077, il se présente comme pénitent devant le château de Canossa où s'est réfugié le Pape. Trois jours durant, il attend devant les murailles, sans insigne royal, vêtu de bure et nu-pieds, jusqu'à ce que Grégoire VII lui accorde la miséricorde au nom de Dieu.

Malgré la mauvaise foi d'Henri qui n'attend pas longtemps pour se rebeller de nouveau contre le Pape – et ce dernier mourra en exil – c'est la papauté qui sort vainqueur de la *Querelle des Investitures*. Voici la leçon que notre Père tire de l'action de Grégoire VII :

« Qu'est-ce que c'était que ce drame du Moyen Âge ? Comment l'interpréter ? C'est que le Pape ne voulait pas qu'un homme se croie Dieu. Le Pape ne voulait pas qu'à cause de la puissance matérielle, de la puissance militaire de l'Empire, un homme se fasse Dieu lui-même pour commander la société. Heureusement que le pape Grégoire VII a vaincu ! S'il n'avait pas vaincu, nous aurions connu sous le joug des empereurs d'Allemagne le même totalitarisme païen d'un Hitler ou d'un Staline. C'était de cela qu'il s'agissait. Les Papes ont toujours défendu le culte de Dieu, c'est la meilleure manière de défendre la saine liberté des hommes. Il n'y a que dans le culte de Dieu reconnu par les hommes politiques qu'il y aura de la justice et du bien pour les hommes. » Pour la petite histoire, notre Père au séminaire fut surnommé un temps Hildebrand, à cause de son admiration communicative pour le grand Pape du Moyen Âge.

Ainsi, au Moyen Âge, la foi chrétienne va être à la base de tout, de la politique, de la vie sociale, de la vie économique, de la vie morale. L'organisation **politique** repose sur le sacre du souverain par l'Église. Rien à voir avec l'idolâtrie des Césars, puisque c'est le Christ seul qui est Roi, et les souverains temporels ne sont que ses vicaires. Pour ce qui est de la **vie sociale**, l'Église assigne à chacun sa place dans la société en vue du bien commun, mais sans empêcher que le mérite permette aux plus humbles de gravir la hiérarchie sociale. Par ses institutions de charité, elle porte secours aux déshérités et les empêche de sombrer dans le désespoir ou la révolte. L'activité **économique** elle-même subit l'influence de l'Église, particulièrement par la méfiance de l'argent qu'elle entretient et qui retient les hommes sur la pente de l'idolâtrie de *Mammon*. La condamnation de la spéculation et la notion du « juste prix » permettent un équilibre de la vie économique que nous ne connaissons plus. Enfin, dans l'immense domaine de la **morale**, ce sont les commandements de l'Église qui règlent la conduite de chacun. Les sept sacrements sont les bases solides de la société et encadrent la vie de tout homme, de sa naissance à sa mort. Le mariage sacramentel joue un rôle essentiel dans la solidité de la famille, cellule de base de la société. Chose très importante, ce sont *des hommes* qui distribuent les sacrements par lesquels Dieu donne sa grâce. Dans l'Église, Dieu agit *par des hommes*, selon une pyramide hiérarchique dont l'obéissance est le fondement. Lorsqu'on est imprégné de ce système en religion, disait notre Père, en politique on trouve naturel d'être gouverné de la même manière.

Enfin, comment ne pas mentionner les splendeurs éternelles de l'architecture, de la peinture, de la sculpture médiévales ou encore ces monuments de la pensée chrétienne que constituent les Sommes théologiques des universités ? Parvenues jusqu'à nous, ces

merveilles demeurent inégalées et démentent toutes les accusations d'obscurantisme portées contre la Chrétienté médiévale.

L'autre grande figure de cette civilisation chrétienne, c'est le Roi très chrétien. Pour notre Père, c'est Philippe IV le Bel (1268-1314) qui incarne l'idéal du souverain catholique, à l'égal de Saint Louis, mais dans une époque plus dramatique, celle de la fin du Moyen Âge : « un saint de marbre pour époque tragique », selon son expression.

LE GRAND ROI CAPÉTIEN, PHILIPPE IV LE CATHOLIQUE.

Philippe le Bel nous intéresse pour le parallèle que nous pouvons établir avec saint Grégoire VII.

Le grand Pape s'était dressé en son temps contre un mauvais empereur pour le bien de la Chrétienté. Au nom de cette même défense de la Chrétienté, le grand roi de France s'est dressé contre un mauvais pape, nommé Boniface VIII.

Notre Père a beaucoup étudié la question et il est parvenu à cette conclusion :

« Vieillard cupide, vindicatif, jaloux de cette sainte et sereine puissance royale française, Benoît Gaëtani devenu

Pape s'enivra de sa puissance et se voulut despote divin de l'univers, temporel et spirituel. Il fit tant et tant que l'excommunication du roi de France et l'interdit étaient décidés, déjà datés, pour le 8 septembre 1303. C'était une question de vie ou de mort pour le royaume, car dès que les sanctions seraient prises, tous les ennemis du roi, féodaux rebelles et princes étrangers rapaces en profiteraient pour fondre sur le Royaume sans défense.

« Le Roi, pour gagner du temps, accusa le Pape d'hérésie ; il en vint, pour faire bonne mesure, à mettre en doute la légitimité de son élection. Cet excès fut une faute. Mais l'accusation, portée diligemment par Guillaume de Nogaret à Anagni, suspendit la sanction canonique et sauva la France. Il n'y eut ni gifle ni brutalité de l'envoyé du roi de France. Mais l'accompagnait tout un parti d'Italiens excédés des rapines et violences de Boniface VIII ; conduits par Sciarra Colonna, ils pillèrent les trésors du Pape et malmenèrent ses gens.

« À la vue de cet effondrement de tout ce à quoi il avait tenu si fort, argent et or, orgueil et domination, Boniface VIII tomba dans une totale hébétude dont il ne sortit plus jusqu'au 11 octobre où il mourut. La France ne connaîtra plus de telles ingérences romaines jusqu'en 1926... »



L'Église, chemin du Ciel, par Andrea Bonaiuti,
fresque de la chapelle des Espagnols, église Sainte-Marie-Nouvelle, Florence, 1365-1367.

Voilà donc fixées les limites de la toute-puissance pontificale. Certes, le Pape, en tant que vicaire du Christ, a pouvoir de juger les princes, et même de les déposer... À condition toutefois qu'il fasse l'œuvre de Dieu et non pas celle de ses intérêts personnels.

Mais la vie et l'œuvre de Philippe le Bel sont aussi l'occasion d'admirer un instant ce Royaume de France de la fin du treizième siècle, qui est vraiment la fleur de la civilisation chrétienne. Ses souverains, les Capétiens, à l'âme de moines, au courage et à la force de grands guerriers, au sens de la justice le plus élevé, passent infiniment les plus grands des empereurs romains. Ils ressemblent au saint roi David et à Celui dont il n'était que la figure, Notre-Seigneur Lui-même. Leur œuvre, prudente et raisonnée, a unifié le Royaume en un corps social solide, en une communion autour de leur personne royale. Il en a résulté un développement matériel constant. La France, prospère et heureuse, est alors le premier État de la Chrétienté.

Philippe le Bel doit pourtant affronter de nombreuses menaces, en particulier les Templiers, hérétiques et rebelles, qu'il est contraint de réprimer sévèrement pour la sécurité du Royaume. En toute occasion, le Roi montre qu'il agit sous le regard de Dieu devant qui il sait qu'il aura à répondre de tous ses actes. Ses dernières paroles à son fils aîné nous font prendre la mesure de la grandeur du devoir d'un souverain chrétien : « *Aimez Dieu en toutes choses*, lui disait-il, *Sainte Église ayez toujours en grande révérence. Et pesez, Louis, pesez que c'est que d'être roi de France !* »

L'ÉGLISE, CHEMIN DU CIEL.

Comment garder une image de cette admirable civilisation médiévale ? Vers le milieu du quatorzième siècle, au moment où de graves menaces pèsent sur elle, un peintre italien en a donné une représentation allégorique dans la SALLE DE CHAPITRE DU COUVENT DOMINICAIN DE SAINTE-MARIE-NOUVELLE, À FLORENCE. C'est la synthèse d'une civilisation, selon le Cœur de Dieu.

Au *plafond de la chapelle*, surplombant l'ensemble, l'artiste a figuré l'épisode évangélique où saint Pierre est sauvé des eaux par le Seigneur, dans une saisissante annonce de la vie de l'Église à venir (*supra*, p. 20). La barque des Apôtres étant prise dans une

tempête sur le lac de Tibériade, Jésus « *vint vers eux, marchant sur la mer* » et Pierre lui dit : « “Seigneur, si c'est toi, ordonne que je vienne vers toi sur les eaux.” Il dit : “Viens.” Et, descendant du bateau, Pierre marcha sur les eaux et vint vers Jésus. Mais en voyant le vent, il eut peur, et comme il commençait à enfoncer, il cria : “Seigneur, sauve-moi !” Aussitôt Jésus, étendant la main, le saisit, et il lui dit : “Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?” Et quand ils furent dans le bateau, le vent tomba. » (Mt 14, 25, 28-32)

En dessous, sur l'un des murs de la salle de chapitre, l'Église est représentée comme le chemin qui mène au Ciel.

En bas, devant le Dôme de Florence dont la construction vient de s'achever, se trouve l'Église militante avec, au premier plan, le Pape en majesté, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Près de lui se tient l'Empereur, qu'on croirait son égal par la taille et les attributs de souveraineté. Néanmoins, la tête de mort qu'il tient dans la main nous rappelle que les dominations de la terre sont périssables. À leurs côtés, de part et d'autre, s'ordonnent, en une stricte hiérarchie, les offices religieux et les dignités laïques : à gauche, les cardinaux, évêques et docteurs, à droite les rois et les élites séculières.

Tout en bas, c'est la foule innombrable des fidèles, les riches et les pauvres, les pires et les meilleurs, enseignés et défendus par les moines dominicains. Ces mêmes frères prêcheurs sont figurés comme des chiens noir et blanc qui déchirent les loups rapaces cherchant à dévorer les brebis tranquillement assises aux pieds du Pape. Toutes les catégories sociales sont là alignées, chacune à sa place dans l'ordre hiérarchique, sous l'autorité de l'Église et des rois, exercée au nom du Christ qui trône dans les Cieux et de la Vierge Marie couronnée qui se tient à ses côtés. Et tout cela dans quel but ?

Tout le haut de la fresque le montre : il s'agit de rejeter le péché et les vanités de ce monde et, dûment confessé, de prendre sa place dans la file des élus qui sont accueillis par saint Pierre et franchissent les portes du Paradis où se tient l'innombrable Église triomphante. Au Moyen Âge, le Ciel est l'unique but de tous les travaux des hommes.

TROISIÈME PARTIE :

TOUT CE QUI N'EST PAS FONDÉ SUR LE CHRIST PÉRIRA

Mille ans de Chrétienté avaient permis d'établir une heureuse concertation entre l'Église et les États chrétiens. Comme nous le trouvons résumé dans le point 54 de la Phalange Royale, cet équilibre reposait sur « *la distinction claire des deux pouvoirs, spirituel et temporel, tous deux souverains, de l'Église et de l'État, celui-ci pourtant établi par Dieu serviteur de celle-là, recevant*

d'elle, en retour, la reconnaissance de sa légitimité, l'aide spirituelle et morale qui lui est nécessaire, afin de coopérer au bien naturel et surnaturel de leurs communs sujets. Tel fut jusqu'à nos jours l'augustinisme politique et sa théorie des deux glaives. » En dépit des désordres de la fin du Moyen Âge – la guerre de Cent Ans et le schisme d'Occident – cet équilibre était en

train de renaître à l'heure de la Renaissance, grâce à l'intervention divine de sainte Jeanne d'Arc, vierge et martyre de la foi catholique et de la Chrétienté.

LA GESTE DIVINE DE SAINTE JEANNE D'ARC.

En effet, la grande geste de Jeanne réaffirme la volonté de Dieu d'un concert des nations chrétiennes. Le Bon Dieu n'a pas les Anglais en haine, pourvu qu'ils restent chez eux, car leurs ambitions sur le royaume de France vont contre Sa Volonté. Certes, les nations ont des intérêts légitimes, mais qui doivent s'ordonner au bien commun qui est l'unité de la Chrétienté. Sainte Jeanne d'Arc, très lucide sur les dangers menaçant la Chrétienté, voulait que les nations chrétiennes s'unissent pour faire la guerre aux Turcs et pour éradiquer l'hérésie hussite en Bohême. Hélas ! elle ne fut pas écoutée.

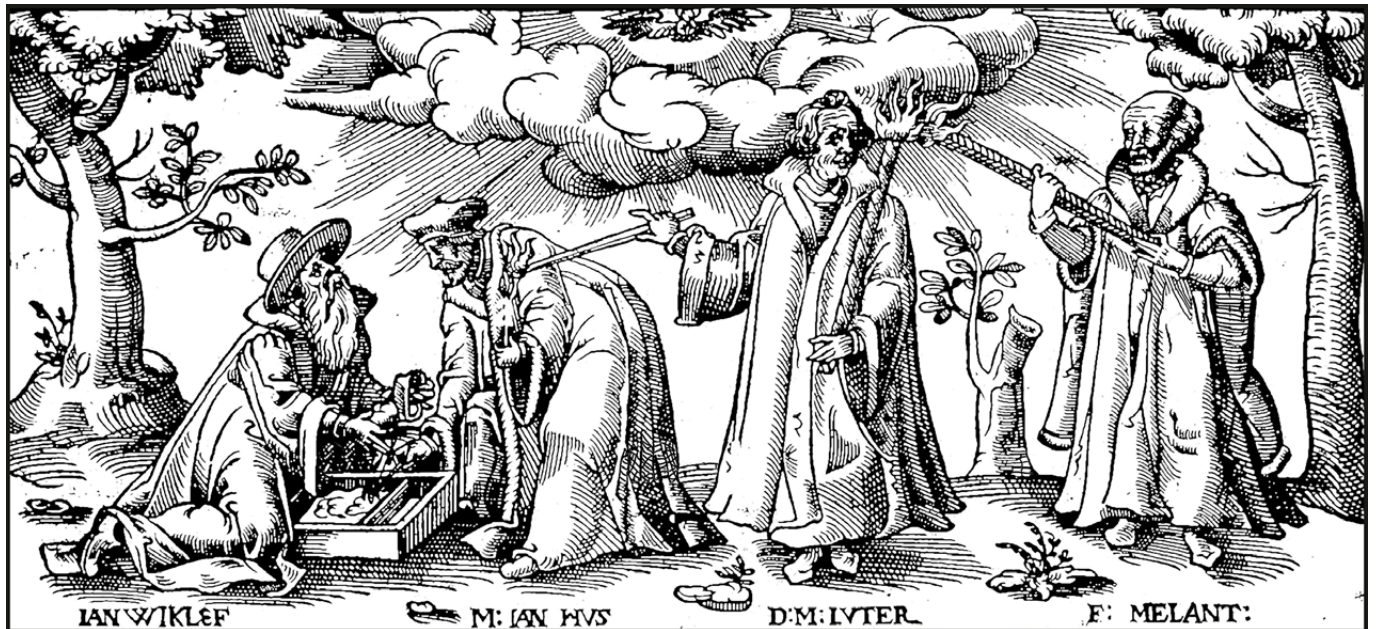
Pourtant, plus encore que la menace turque, l'hérésie de Jean Hus, en Bohême, était annonciatrice des tempêtes à venir. Cette hérésie nouvelle doublait sa critique radicale de l'institution et des dogmes de l'Église d'un nationalisme tchèque révolutionnaire : à son appel, la Bohême s'embrasa. Dans un livre de chant hussite du seizième siècle, se trouve une gravure représentant quatre hommes autour d'un foyer, s'appêtant à allumer un feu : l'Anglais Jean Wycléf rassemble le bois, le Tchèque Jean Hus tient la mèche qu'un autre homme enflamme. En suivant les conseils de sainte Jeanne d'Arc, la civilisation chrétienne se serait effectivement renouvelée – elle en avait la force –, mais cet homme s'est dressé et a brisé définitivement l'accord entre l'Église et l'État que des efforts séculaires avaient patiemment élaboré. Cet homme, c'est Martin Luther (1483-1546), naufrageur de la civilisation chrétienne.

MARTIN LUTHER, NAUFRAGEUR DE LA CIVILISATION.

L'auteur de cette gravure a représenté, au-dessus du groupe d'homme, la Colombe du Saint-Esprit, nimbée

de Gloire. Tous ces révolutionnaires se sont prétendus inspirés directement du Saint-Esprit pour fonder une nouvelle religion et une nouvelle Église, en vue de la substituer à l'Église catholique jugée infidèle au Saint-Esprit. Le drame pour l'Allemagne, et pour toute la Chrétienté, c'est que Luther a réussi. Wycléf s'était soumis, Jean Hus avait fini sur le bûcher, mais Luther est parvenu à détacher l'Allemagne et beaucoup d'autres territoires du giron romain. Il a déchiré la Chrétienté. Effectivement, comme nous le présente cette gravure, il a allumé un incendie, non pas celui de la charité, mais celui de la révolution et de l'anarchie, contre l'Église romaine et contre l'autorité de l'Empereur. À mesure qu'il s'endurcissait dans sa rébellion, il en vint à expliquer, dans une parodie diabolique de l'épître aux Romains, que les princes protestants sont les vrais représentants de Dieu et c'est à eux qu'il confia le succès de sa réforme. Jamais ne fut plus justifié ce mot de Péguy : « *Tout commence en mystique et finit en politique...* » Et peut-on imaginer pire politique que cette exaltation insensée de la race et de l'esprit allemands, doublée d'un totalitarisme étatique ? Dans les territoires où la Réforme luthérienne l'emporte, disparaît cet équilibre entre le bien spirituel des âmes et les nécessités du bien commun, qui procurait aux peuples la vraie liberté depuis plusieurs siècles.

Plus encore que Luther, Calvin liera la réforme spirituelle à l'action de la puissance publique. Plus froid, plus rationnel, il saura théoriser la rupture religieuse avec Rome et l'absorption de la religion dans la politique, en la dégageant des outrances saxonnes et charnelles de Luther, la rendant ainsi universellement applicable. Pour notre Père, les héritiers directs du luthéranisme sont les grands États totalitaires nazis ou soviétiques. Quant aux héritiers du calvinisme, c'est évidemment le monde anglo-saxon avec à sa tête les États-Unis, mais aussi notre République française, laïque et démocratique (*L'Église dans la nation*, 12 juin 1976, AF1 bis).



**LA CONFESSION D'AUGSBOURG,
UTOPIE ANTICATHOLIQUE.**

Selon l'abbé de Nantes, le texte qui illustre le mieux la rupture de civilisation provoquée par la Réforme protestante, a été rédigé par le quatrième personnage, tout à droite sur notre gravure, qui allume sa torche à celle de Luther. Il s'agit de l'humaniste **Philippe Melanchthon** (1497-1560), rédacteur de la *Confession d'Augsbourg* de 1530. C'est grâce à lui que le luthéranisme a pu s'établir et durer. Beaucoup plus subtil et conciliant que Luther, Melanchthon ruse à chaque ligne de ce texte serpentin pour parvenir à faire accepter cette profession de foi à l'empereur Charles Quint. Pourtant, ni le théologien Jean Eck sur le moment, ni notre Père quatre cent cinquante ans plus tard, ne se sont laissés tromper. En fait, ce texte est très clair : Melanchthon prêche une foi sans religion, suivant ce grand principe de Luther que la foi seule suffit et que les prétendues *bonnes œuvres* sont inutiles et même impies. « *Avant cette époque-ci, écrit Melanchthon, la plupart du temps, dans les prédications, on insistait sur des œuvres puériles et inutiles, telles que rosaires, culte des saints, entrée dans les ordres, pèlerinages, jeûnes obligatoires, jours fériés, confréries, etc.* » Comme le dit notre Père, « *cette critique de la religion, c'est la démolition de l'Église, de son ministère, de ses sacrements, de son culte et de la vie chrétienne faite de prières, dévotions, vœux, pénitences en vue du salut éternel !* » (CRC n° 156, août 1980, p.7)

Une fois la religion abolie, Melanchthon nous présente ce qui va la remplacer, son utopie de civilisation : le « *pur évangile* ». En effet, c'est au nom de l'Évangile que Melanchthon condamne l'augustinisme politique ! Avant Luther, déclare-t-il, « *certain ont indument confondu le pouvoir spirituel avec le glaive temporel, ils ont même osé installer et déposer des empereurs et des rois* ». Au contraire, ce qu'a compris Luther, c'est que « *le pouvoir spirituel a le devoir de ne pas empiéter sur des fonctions qui lui sont étrangères* ». L'État est tout-puissant et l'Église n'a aucune légitimité pour poser des limites à son action. Melanchthon invente l'État laïque, séparé de l'Église. L'autre aspect du « *pur évangile* », ce sont les *œuvres bonnes* ; opposées aux bonnes œuvres, elles désignent en fait les activités séculières, profanes, que Luther a réhabilitées. Ainsi, la *Confession d'Augsbourg* aboutit à un retour à l'humanisme païen, et en cela elle est une charte du monde moderne.

La vision sereine du couvent de Florence, Luther l'a tournée en dérision, mais sans rien proposer à la place. Melanchthon et Calvin après lui posent les fondements d'un nouveau modèle de civilisation où

tout est ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet, car ici-bas le Christ ne règne pas. L'objectif de la vie terrestre est donc la puissance de l'État et le progrès matériel. Dans cette société où l'homme se réalise par ses propres forces, l'individualisme triomphe, la loi du plus fort devient le ressort essentiel de la vie économique et sociale. La charité qui avait éclairé le Moyen Âge de la douce lumière du Cœur de Jésus se refroidit. L'idolâtrie de *Mammon* redevient rapidement la norme, et aucun frein efficace n'est apporté à la spéculation. C'est l'invention de ce libéralisme économique qui contaminera les pays restés catholiques à la faveur de la Révolution de 1789. Les progrès du capitalisme permettent l'enrichissement de la bourgeoisie aux dépens d'une classe laborieuse maintenue dans des conditions de vie et de travail dégradantes. En résultent un affrontement inexpiable, une lutte des classes, exploitée par des remueurs de masses sans scrupules. Finalement, après des décennies de machinisme, c'est aujourd'hui le chômage subventionné et le fonctionariat d'État qui sont les premiers employeurs. Sans le voir, les sociétés protestantes et à leur suite tout l'Occident chrétien, ont glissé sur la même pente que l'Empire romain décadent. Quant à la morale, particulièrement dans la famille, nous n'avons plus rien à apprendre des pires désordres de la Rome païenne... N'oublions pas que ces désordres ont provoqué sa chute. Dans le domaine politique, l'idolâtrie du peuple souverain ressemble beaucoup au culte qui était exigé des Romains à l'égard des Césars. Et gare aux contrevenants, aux esprits chagrins ! Voilà à quel retour à la barbarie nous a menés la rupture avec la civilisation chrétienne.

Hélas ! devant une telle décadence, l'Église semble se taire, ralliée officiellement à l'humanisme païen de la constitution conciliaire *Gaudium et Spes*. Pourtant, elle est intrinsèquement rétive à ces illusions et, à l'heure de Dieu, elle reprendra sa mission civilisatrice, comme si elle ne l'avait jamais interrompue. Pour cela, elle aura l'exemple d'innombrables saints et docteurs, et en particulier ces paroles immortelles du pape saint Pie X dans sa *LETTRÉ SUR LE SILLON* de 1910 : « *Non, vénérables frères, on ne bâtira pas la cité autrement que Dieu ne l'a bâtie ; on n'édifiera pas la société, si l'Église n'en jette les bases et ne dirige les travaux ; non, la civilisation n'est plus à inventer ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est ; c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique. Il ne s'agit que de l'instaurer et la restaurer sans cesse sur ses fondements naturels et divins contre les attaques toujours renaissantes de l'utopie malsaine, de la révolte et de l'impiété : OMNIA INSTAURARE IN CHRISTO.* » Ainsi soit-il !

frère Louis-Gonzague de la Bambina.

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME (4) !

« C'est encore de nos jours un grand secret que l'exil de l'Immaculée Vierge Marie à Lourdes, dans ces montagnes perdues, dans cette anfractuosité du rocher... »

(abbé Georges de Nantes)

LE Père Gabriel Jacquier, des religieux de saint Vincent-de-Paul, disait du mois de février que c'était *« le mois de Marie de la France »*, en raison des onze premières apparitions à Lourdes et des cinq premières apparitions   Pellevoisin. Nos amis phalangistes ne se sont pas fait prier pour se rendre en pèlerinage de "dévotion réparatrice" dans ces deux sanctuaires si riches d'histoire, surtout chargés d'un message si important pour notre temps.

D'abord le 11 février, à Lourdes, pour la célébration liturgique de Notre-Dame de Lourdes, si chère à nos cœurs français, puis à Pellevoisin, le 19 février, jour anniversaire de la guérison miraculeuse de la voyante, Estelle Faguet, qu'un livre  rudit, vivant, passionnant, vient de faire connaître au grand public : *ESTELLE FAGUETTE, LA VOYANTE DE PELLEVOISIN*, par Sylvie Bernay ( ditions du Cerf, 2021, 439 pages). L'historienne agrégée fait enfin la lumière sur bien des aspects méconnus, sinon occultés, de ces apparitions qui tiennent une place capitale dans notre orthodoxie mariale, et fait aimer celle que l'Immaculée a choisie pour publier sa gloire.

Il s'est vérifié une fois encore ce que nous avons expérimenté dans les autres sanctuaires mariaux déjà visités :   savoir que la chère "petite dévotion réparatrice", demandée par Notre-Dame de Fatima   Pontevedra pour nos derniers temps, nous fait le plus simplement du monde renouer avec notre passé  minentement marial, et retrouver le sens des messages de

la Reine du Ciel comme aussi la leçon des sanctuaires qu'elle a marqués de son empreinte.

BERGÈRE EN CHR TIENN 

« Je ne sais pas s'il y a une sainte qui a prononcé plus de paroles, les plus simples du monde, mais les plus évocatrices des vertus et de la sainteté qui étaient en elle, disait notre Père au sujet de sainte Bernadette. Elle était l'enfant de Marie. »

C'est à Bartr s, où elle fut placée en nourrice en novembre 1844, âgée de quelques mois, et où elle revint treize ans plus tard comme bergère, que nous ouvr mes notre pèlerinage. Grâce au dévouement d'une bénévole de la paroisse du Sacré-Cœur, l' glise Saint-Jean-Baptiste nous était ouverte et nous pûmes vénérer une de ses reliques, après avoir évoqué le contraste saisissant entre la vie cachée de celle que la Sainte Vierge avait choisie et la grandiose mission qu'elle eut à accomplir : annoncer la Vierge qu'elle avait vue et entendue dans la grotte. Il fallait que la Vierge prenne toute la place, rayonne la lumière du Ciel afin d'attirer les cœurs et qu'elle, la petite pastourelle des Pyrénées, demeure tellement humble et transparente qu'on ne puisse douter un moment de sa sincérité, tellement convaincue de son ignorance et de sa faiblesse, qu'elle n'ait de cesse d'accomplir sa mission et de disparaître.

De son séjour à Bartr s, les témoignages concordent : *« Malgré la fatigue que lui causait sa respiration*



DE BARTR S   LOURDES, sur le "Chemin de Bernadette", celui qu'elle emprunta aux derniers jours de janvier 1858 afin d'être inscrite parmi les prochaines communiantes. *« Je ne savais que mon chapelet »*, dira-t-elle, ce chapelet de deux sous qu'elle  grenait en rentrant à Lourdes où l'attendait la Dame de Massabielle. *« Tout dans sa vie, commente le Père Ravier, se déroule au rythme du chapelet qui s' gre ne. Sa vocation providentielle ne serait-elle pas de nous donner l'exemple parfait de ce qu'il advient d'une  me, qui n'a pour toute connaissance, pour toute richesse, pour tout trésor, que son chapelet et un amour  perdu de la Vierge Marie ? »*

courte et gênée, elle se montrait gaie et rieuse. Elle ne se plaignait de rien ni de personne, obéissait à tous et ne faisait aucune mauvaise réponse. Jamais elle ne nous donna de peine, déclarait sa nourrice. Elle prenait ce qu'on lui présentait et se montrait contente. »

Elle passait des heures près de la grange de la Ribolo à garder le troupeau. Les agneaux faisaient sa joie : *« J'aime tout ce qui est petit. »* Comme elle ne pouvait se rendre que rarement à l'église pour les leçons de catéchisme, c'est la fermière qui les lui donnait le soir, à la veillée. Mais Bernadette avait du mal à retenir, tant sa mémoire était rebelle. Alors la nourrice s'impatientait : *« Va ! tu ne seras jamais qu'une sotte et une ignorante. »*

– *Je saurai au moins toujours aimer le Bon Dieu* », répondait doucement Bernadette. Oh oui, qu'elle sut l'aimer ! Il n'y avait pas cœur plus limpide, net et droit, que le cœur de Bernadette. Et quand sa nourrice avait des brusqueries et des rudesses pour elle, Bernadette en souffrait à l'intime, mais elle gardait le silence : *« Je pensais que le Bon Dieu le voulait. Quand on pense : le Bon Dieu le permet, on ne se plaint pas. »*

Au cachot de Lourdes, la famille Soubirous vivait dans la misère, souffrait du froid et de la faim, mais tous s'aimaient tendrement et faisaient front aux épreuves. Le cousin Sajous en témoigne : *« Jamais je n'ai entendu un méchant mot, l'un contre l'autre, ni des enfants contre leurs parents, et ceux-ci, bien qu'ils corrigeraient sérieusement les enfants, ne les maltraitaient pas... Louise aimait la propreté, mais elle n'y pouvait atteindre autant qu'elle l'eût voulu. Ni elle ni les enfants ne demandaient rien. »* Cette simplicité dans l'innocence, cette paix dans la soumission à la Volonté de Dieu, l'enfant de la grâce, devenue la lumière du cachot de Lourdes, les conserva pendant et après les apparitions, devenant ainsi pour des milliers d'âmes, des millions de pèlerins, le pur, l'attachant miroir de l'Immaculée.

L'abbé Alix, docteur en théologie, prédicateur réputé et compositeur, écrivait un jour à son ami, l'abbé Peyramale : *« Mes études sont austères : l'Écriture, les Pères, la théologie, eh bien, tout cela s'est incliné, s'est humilié, s'est fondu en larmes dans votre grotte et devant une enfant. À Lourdes j'étais vraiment chez moi. S'il y a, pour les âmes, une patrie et une parenté, mon âme est citoyenne de la Grotte de Lourdes, et sœur de l'âme de Bernadette. »*

Elle nous engage aujourd'hui à embrasser la petite dévotion réparatrice avec cette même âme d'enfant : *« Faites, ô tendre Mère, que votre enfant vous imite en tout et pour tout, en un mot, que je sois une enfant selon votre Cœur et Celui de votre cher Fils. »*

Arrivés sur l'esplanade du Rosaire, nous eûmes la surprise de découvrir une foule de pèlerins la par-

courant en tous sens, et nous nous mêlâmes à eux : bientôt la basilique souterraine Saint-Pie-X, celle du Rosaire étaient pleines à craquer pour les messes qui y étaient célébrées. Action de grâces ! Il n'y a que la Sainte Vierge pour opérer de tels rassemblements... Après la messe et un pique-nique convivial, nous eûmes notre deuxième entretien sur l'abbé Peyramale, *« le grand ouvrier de Dieu et de l'Immaculée »*.

LE CURÉ DE LOURDES, SERVITEUR DE MARIE ET AMI DES PAUVRES

Il était né trente-trois ans avant Bernadette, à Momères, petit village de Bigorre, et mourut dans la trente-troisième année de Bernadette. De son père, le docteur Peyramale, on disait qu'il ne connaissait que *« son Dieu, son Roi et sa médecine »*. Après différents ministères, il fut nommé curé de Lourdes le 9 décembre 1854, lendemain du jour où le pape Pie IX proclamait à Rome le dogme de l'Immaculée Conception. Avec cela, un cœur d'or, et une prédilection marquée pour les plus petits, les pauvres gens. Pratiquant la pauvreté évangélique qu'il prêchait à ses ouailles, il n'avait pas de presbytère, louait une suite dans une maison de la ville et, en même temps, payait le loyer de trente-cinq pauvres ou familles pauvres qui formaient sa "clientèle".

« Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté ! » disait-il dans son premier sermon. *Heureux ceux qui sont détachés des richesses ! Donnez, donnez ! On ne possède que ce que l'on a donné pour le Seigneur ! »* D'une force herculéenne, un jour, revenant de la montagne, il tint à distance trois loups affamés jusqu'à son retour au village... À Lourdes, c'était tout simplement l'homme de Dieu, qui dit la vérité de Dieu, qui paît son troupeau comme un bon pasteur, qui le gouverne comme un chef et un père.

C'est évidemment à lui que pensait la Sainte Vierge quand elle dit à Bernadette : *« Allez dire aux prêtres de me faire bâtir ici une chapelle et qu'on y doit venir en procession. »* C'est à lui en tout cas que s'adressa Bernadette. La première fois, il la reçut avec un regard froid et inquisiteur. Bernadette en fut surprise : Monsieur le Curé était habituellement si bon, si paternel avec les humbles et les petits. Le cœur serré, mais avec une paisible assurance, elle raconta ce qui s'était passé. À travers ces yeux limpides, derrière le visage de l'enfant, l'abbé Peyramale apercevait son innocence profonde. Pourtant, quand Bernadette lui avoua qu'elle ne savait pas le nom de la "Dame", mais que Celle-ci désirait qu'on lui bâtisse une chapelle, cette pensée que la Mère de Dieu pouvait lui envoyer un message direct, le remplit d'agitation et de trouble. Pour dire quelque chose, il demanda un signe : *« Que l'égantier de la grotte fleurisse ! »* En plein mois de février, il fallait voir cela...

Un peu plus tard, une source jaillit dans la grotte, des guérisons eurent lieu, de vrais miracles ! Monsieur le Curé en était de plus en plus ébranlé, même s'il ne le montrait pas. Mais le jour où sa petite paroissienne vint lui dire de la part de la Dame, et dans le patois du pays : « *Que soy era Immaculada Conception* », le roc pyrénéen chancela sur ses bases. Et monsieur le Curé confiait le soir même : « *J'en ai été tellement bouleversé que je me suis senti sur le point de tomber et, pour cacher mon émotion, j'ai renvoyé brusquement Bernadette.* »

Mais à partir de ce jour, il la prit sous sa protection, « *chez lui* », comme saint Joseph la Vierge Marie, et gare à ceux qui voulaient la faire interner ! Il y eut entre Bernadette et son curé, une intimité d'âme à âme, pleine de réserves certes, mais aussi d'affection et de vénération mutuelle. C'est ce que n'a pas compris son dernier biographe, Yves Chiron, dans son décevant « *Marie-Dominique Peyramale, Le curé de Lourdes* » (2022), mais que nous enseignait notre Père, comme un parfait exemple de pureté positive :

« *Sainte Bernadette Soubirous avait un amour, une affection infinie pour son curé, l'abbé Peyramale. Il n'y a qu'à voir un portrait de l'abbé Peyramale pour comprendre ! Justement, parce que ces affections spirituelles ne se mesurent pas à la douceur, à la tendresse des rencontres, aux caresses spirituelles et encore moins physiques, au caractère charmant, séducteur, aimable. Cette affection se mesure au bien que l'âme retire de cette relation. C'est le bien que l'âme y trouve, c'est-à-dire l'énergie à faire son œuvre spirituelle, l'ardeur à la prière, la générosité.* » (sermon du 15 décembre 1982)

Le curé aimait à citer de sa protégée la repartie qu'elle fit à un prêtre qui, pour l'éprouver, la traitait d'orgueilleuse : « *Il n'y a pas d'orgueil à dire que la Sainte Vierge m'a choisie pour servante.* »

– *Servante ! Le mot est joli. Et combien la Sainte Vierge te donne-t-elle pour tes gages ?*

– *Nous n'avons pas fait nos conditions !... Je ne sais d'ailleurs pas si je conviendrais.* »

Quelques années plus tard, quand le curé tomba malade, il n'avait même pas de quoi s'acheter des médicaments, mais elle, Bernadette, priait sans relâche pour son « *bon Père* ». Comme il y avait une statue de la Vierge placée dans la cour de l'hospice des sœurs, Bernadette suspendit un petit cœur à son cou. Le mal empirait, on disait même que le curé était à l'agonie. Bernadette alors se troubla : « *S'il meurt, je vais lui arracher le cœur !* » Et finalement il guérit. Quand elle partit pour Nevers, elle s'engagea à prier tous les jours pour lui, et tint sa promesse.

Nous retrouverons l'abbé Peyramale tout à l'heure à la basilique supérieure, mais citons pour terminer le beau raccourci que faisait son ami, le R.P. Emmanuel

d'Alzon, fondateur des assumptionnistes : « *C'était un bon et fidèle serviteur, et surtout courageux. Exemple rare et d'autant plus admirable ! Il allait droit devant lui ; une nuit, il se battit avec trois loups et les mit en fuite. Toute sa vie, il a combattu les trois grands loups de la société moderne : la Révolution, le naturalisme et la cupidité.* »

Le curé de Lourdes fut non seulement le protecteur attiré de la voyante, mais aussi le modèle des pasteurs qui adhèrent sans réserve aux volontés du Ciel, dès lors que celles-ci sont authentifiées. On aimerait que nos pasteurs d'aujourd'hui adhèrent de la même manière à la Volonté clairement signifiée de Dieu, qui est d'établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie !

L'apparition de la Sainte Vierge dans le creux du rocher de Massabielle était déjà une révélation de son Cœur Immaculé. Encore faut-il prendre le temps d'écouter, de méditer et de savourer chacune de ses paroles, fidèlement rapportées par Bernadette : « *Cieux, écoutez, terre, prêtez l'oreille !* » Aujourd'hui, la pastorale des sanctuaires, hélas ! en est loin. Dans son « *retour des Journées de Lourdes 2023* », le responsable remercie « *les partenaires et amis du Sanctuaire d'avoir tenu les stands du Village des Repères (sic !)* » et d'avoir fait résonner dans l'église Sainte-Bernadette les mots de « *partage, échange, découverte, inclusion et amitié* ». »

LES PAROLES DE LA SAINTE COLOMBE

Passant de l'autre côté du Gave pour nous préparer à l'audience que nous sollicitons de notre Reine, il nous fut facile de rappeler les paroles que la Sainte Colombe du divin Paraclet prononça dans cette grotte bénie, qui était avant les apparitions l'endroit le plus malfamé de Lourdes, mais est devenue ensuite une « *terre de Ciel* », comme disait Bernadette.

Les 11 et 14 février, la Dame n'a rien dit, se contentant de sourire et de remuer les lèvres au *GLORIA PATRI* du chapelet que récitait Bernadette.

Le 18, ce fut un doux échange de promesses : « *Voulez-vous avoir la grâce de venir ici pendant quinze jours ?* » Le temps pour la Vierge de prêcher une « *mission populaire* » à nulle autre pareille. Bernadette promit, ajoutant : « *Si on me le permet.* »

– *Et moi, dit la Dame, je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre.* »

Le 21, le docteur Dozous était présent. Il remarqua qu'à un moment, la voyante devint toute triste. Il lui en demanda ensuite la raison : « *La Dame, en me quittant un instant de son regard, le dirigea au loin par-dessus ma tête. Ensuite, le reportant sur moi, qui lui avais demandé ce qui l'attristait, elle me dit : "Priez Dieu pour les pécheurs."* » Voilà le premier souci de notre Mère Co-Rédemptrice : Elle demande

à son enfant, à tous ses enfants, de s'associer à son labeur de rédemption, pour le salut des âmes. Pas uniquement par la prière...

Deux jours plus tard, le 23, au cours de l'apparition, Bernadette se dressa, se retourna, et d'une voix forte s'écria : « *Pénitence, Pénitence, Pénitence !* » C'est assurément la Sainte Vierge qui l'avait dit la première. Le mot "*pénitence*" est à prendre au sens large, la Sainte Vierge demande à son peuple de se convertir. C'est pour cela que la Colombe immaculée est apparue dans le creux du rocher : « *Lève-toi, mon amie, ma belle, ma colombe, à la fente du rocher, à l'abri des roches escarpées, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix. Ta voix est si douce, ton visage si gracieux...* » (Ct 2, 13-14)

Dans le livre inspiré de la Bible, il est question d'Israël, l'épouse infidèle, châtiée pour son infidélité et purifiée par son épreuve, qui est appelée par l'Époux, c'est-à-dire Yahweh, à « *revenir* » d'exil, à sortir des montagnes escarpées du Liban, de cette caverne où elle était esclave, afin de rentrer en grâce, pour connaître un nouveau printemps messianique à Jérusalem. C'est enthousiasmant, mais cela ne convient pas à l'Immaculée, qui est toute pure. Eh bien si ! nous expliquait notre Père dans un sermon, la Sainte Vierge « est venue prendre le symbolisme de ce que nous avons à faire. Elle sort de la caverne profonde et nous dit : *Priez et faites pénitence*. Elle nous en donne le courage d'un nouveau départ et l'espérance du salut. » (11 février 1995)

Comment "*faire pénitence*" ? Voici en réponse, le 25 février, trois paroles d'une extraordinaire simplicité, toutes trois en rapport avec les textes liturgiques du jour : « *Allez boire à la fontaine et vous y laver. – Allez manger de cette herbe qui est là. – Allez baiser la terre en pénitence pour les pécheurs.* » Remarquons les trois "*Allez*" exhortatifs : la Sainte Vierge nous prend par la main, il faut premièrement aller boire et se laver, car une source a jailli du rocher, au flanc droit de l'autel. « Massabielle est le rocher de l'Alliance bienheureuse, d'où jaillit le

« *Pensez qu'il y a là un trésor de connaissance de la Vierge Marie, un trésor de dévotion, d'enthousiasme, de ferveur, d'encouragement à bien vivre, aussi bien à Lourdes que nous aimons et que nous ne devons pas oublier, qu'à Fatima qui en est la suite, le couronnement, certainement en vue du grand redressement, du grand réveil de l'Église, du grand redressement du monde.* » (abbé Georges de Nantes, 11 février 1993)

flot pressé où doivent se laver tous les peuples, dont ils boiront pour être purifiés et renouvelés afin d'avoir part au banquet des Noces de l'Agneau... » (PAGE MYSTIQUE n° 90, août 1976)

On a surtout retenu la première phrase et moins les deux autres : manger de l'herbe, baiser la terre. Mais il faut se rendre compte : c'était de l'herbe boueuse, qui avait poussé parmi les immondices, cela sentait mauvais. Ces gestes de pénitence firent scandale dans la bonne société de Lourdes. Ce qui est folie et scandale aux yeux des hommes est sagesse aux yeux de Dieu. Quant à baiser la terre, par humilité, cela fait penser aux enfants de Fatima, qui passaient des heures à réciter les prières de l'Ange, le front à terre.

La parole du 2 mars était à l'intention du clergé de Lourdes : « *Allez dire aux prêtres de faire bâtir une chapelle. Qu'on y vienne en procession.* » Parce que la conversion demandée doit s'effectuer sous la conduite de l'Église, par le moyen des sacrements. « C'est vous qui avez demandé une chapelle en cet endroit sauvage et mal aimé, comme à Nazareth vous invitiez Dieu déjà par votre prière et l'attiriez au saint tabernacle de votre chair. C'est pour le donner en amour à des générations de frères et de pèlerins. » (*ibid.*)

Enfin la dernière parole, la plus importante, la plus mystérieuse aussi, a été prononcée par la Dame le 25 mars, en la fête de son Annonciation, après que Bernadette, par trois fois, l'a suppliée de dire enfin son Nom. Ouvrant les bras, baissant les yeux puis les levant au ciel, Elle dit en patois pour se faire bien entendre de sa messagère : « *Que soy era Immaculada conception... Je suis l'Immaculée Conception.* » C'était la confirmation du dogme défini quatre ans auparavant par le pape Pie IX, mais bien plus : il y a dans ces mots une révélation prodigieusement attirante, comme l'ont compris les vrais dévots de l'Immaculée :



« Marie seule pouvait les prononcer, parce que seule, avec Dieu seul, elle a la connaissance parfaite de toute la grandeur de sa mission, de ses gloires et de ses privilèges ; elle seule pouvait ainsi les définir, dans un mot sublime. Aucun théologien de la terre, aucun ange du Ciel ne l'aurait ainsi nommée. Tous les docteurs, tous les saints semblaient avoir épuisé toutes ses louanges, ils en avaient rempli d'innombrables volumes, tous on dit qu'elle était pure, qu'elle était sainte, qu'elle était sans péché, mais aucun ne l'a appelée et surtout ne l'a définie : l'Immaculée Conception. Plus on approfondit ces trois mots, plus on les médite, plus on découvre de merveilles et de trésors cachés. » (*vénérable Père Marie-Antoine*)

« Je suis l'Immaculée Conception, ces mots sont sortis de la bouche même de l'Immaculée ; donc ils doivent montrer de la façon la plus précise, la plus essentielle, qui elle est. » (*saint Maximilien-Marie Kolbe*)

« L'Immaculée Conception ! Renversons les mots : c'est la Conception de Dieu au commencement des temps. Cette Conception, c'est une conception immaculée, une conception inaltérable. Cette Immaculée veut dire que dans cette conception, il y a une force qui sera capable à travers la vie, la vie personnelle de la Vierge Marie jusqu'au sommet de la Croix, et la vie de l'humanité tout entière à sa suite, de l'Église qui lui est fidèle, une force qui sera capable d'écarter toutes les attaques du vice et du démon ; et que cette vie croisse, qu'elle grandisse et qu'elle coule en abondance et que, finalement, elle emporte notre humanité de la terre vers le Ciel, nouveau Paradis ! » (*frère Georges de Jésus-Marie*)

Enfin, durant sa dernière apparition, le 16 juillet, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, la Dame n'a rien dit à Bernadette, elle s'est contentée de sourire, comme pour dire adieu à sa messagère, mais jamais Elle ne lui avait paru si belle...

Alors, pour faire revenir ce merveilleux sourire sur les lèvres de notre Mère aujourd'hui en grand chagrin, « *allons à Lourdes, prions devant ce rocher où parut en son Corps glorieux l'être céleste qui nous est le plus proche, notre chère Mère et Souveraine, la Vierge Marie, buvons de cette eau qu'Elle a voulu faire jaillir et lavons-nous, puisque tels sont ses simples desirs. Alors nous serons de ces bienheureux qui, dès ici-bas, reçoivent par leur foi communication des biens célestes.* » (*LETTRE À MES AMIS* n° 33, 1958) Ce que nous fîmes au milieu de la foule qui se pressait devant la Grotte, heureux de répondre ainsi aux desirs de notre Mère du Ciel et de la consoler en lançant nos Ave en esprit de réparation.

« *Ô Marie chérie, m'abîmer sur votre Cœur avec tendresse est tout mon salut, toute ma sagesse et mon bonheur !* »

UNE COURONNE DE RÉPARATION

L'étape suivante de notre pèlerinage fut la basilique supérieure, dédiée à l'Immaculée Conception et ouverte au culte le 15 août 1871, dans l'élan du grand mouvement marial qui soulevait alors la France. Le 17 janvier précédent, il y avait eu Pontmain.

Le 11 février 1872, l'abbé Peyramale prononçait un sermon mémorable, où il inscrivait l'apparition de Lourdes dans son contexte historique, faisant remarquer que les apparitions de Lourdes avaient été suivies d'une « *longue série de désastres et de catastrophes* », qui affligèrent cruellement l'Église et la France, avec l'invasion des États pontificaux et la prise de Rome par les révolutionnaires (1870), et cette même année, chez nous, la guerre, la défaite, la révolution et ses martyrs, comme un châtiment de notre impiété et de nos crimes. « *Tant d'abominations devaient faire éclater la foudre sur nos têtes ; le bras de Dieu ne pouvait manquer de s'appesantir sur la France... Ses coups de tonnerre ont été effroyables, sa vengeance exemplaire, et plus éclatante peut-être qu'à nulle autre époque de l'histoire.* »

Mais le saint curé montrait aussi que la Sainte Vierge était là : « *Cette attention de la Mère du Ciel de se montrer à la veille de nos malheurs prouve qu'Elle ne veut pas nous perdre ou nous abandonner.* » Rappelant l'image de Jésus dormant dans la barque secouée par la tempête, il l'appliquait à la Vierge Marie : « *Marie semble dormir aussi parfois... Mais par son apparition au milieu de nous, Elle nous a prévenus qu'elle est toujours là, prête à nous secourir... Allons donc à cette bonne Mère, réveillons-la par les larmes de notre repentir et les cris de notre prière... Elle se lèvera et fera briller la joie et la gloire des anciens jours : Ego sum, nolite timere...* »

Cette année-là, les grands pèlerinages nationaux s'ébranlèrent : à La Salette, à Paray-le-Monial, à Chartres et à Lourdes. Il faut en lire les enthousiastes comptes rendus dans les *ANNALES* ! C'est pendant le pèlerinage vendéen de mai 1873 qu'on chanta pour la première fois l'*AVE MARIA* de Lourdes, composé par un prêtre de la province. Chaque pèlerinage venait avec sa bannière, et bientôt la coutume s'instaura de laisser sa bannière au sanctuaire. Elles furent alors suspendues sous les voûtes de la basilique. En 1876, on en comptait... 450 !

L'église, élevée au rang de basilique, fut consacrée le 2 juillet 1876, et le lendemain 3 juillet eut lieu le couronnement de la statue sculptée par Cabuchet, en présence de cent mille pèlerins. Dans leur adresse au pape Pie IX, les évêques français réunis à Lourdes pour ce couronnement parlaient de réparation : « *La France a beaucoup péché, mais elle sait beaucoup aimer. Elle aime Marie, elle aime l'immortel Pie IX ! Pour avoir beaucoup aimé, nous avons tous l'espoir*

qu'il nous sera beaucoup pardonné. » Cette très riche couronne, sertie de diamants et de pierres précieuses offertes par les pèlerins de France, fut appelée *“la couronne de France”*. C'est l'époque où on chantait :

« Ô Marie ! ô Mère chérie ! Garde au cœur des Français la foi des anciens jours ! Qu'il monte jusqu'au Ciel, ce cri de la patrie : catholiques et Français toujours ! »

« Ainsi la Bienheureuse Vierge Marie retrouvait-elle à Lourdes *ce catholicisme intégral et ce légitimisme monarchiste qui sont les exigences vitales de son Règne*. Les foules qui envahirent Lourdes, et spécialement après la triste défaite de nos armes devant les Prussiens en 1871, en pèlerinages immenses, ces foules n'étaient pas mordues par le vice libéral et imploraient la libération de Pie IX, le Pape prisonnier de la révolution, et le rétablissement sur le trône de France, du saint héritier de la couronne de Charles X, le comte de Chambord, Henri V ! » (*Lettre à la Phalange n° 57, 25 mars 1996*)

Avant de quitter la basilique, nous ne pouvions pas ne pas évoquer la figure du Père Marie-Antoine de Laval, témoin lui aussi de l'esprit des origines. « Les désirs de la Vierge étaient des ordres pour lui », écrit son biographe. En retour, il lui servait d'instrument pour toucher les âmes et multiplier ses miracles de bonté. Il eut la grâce de rencontrer sainte Bernadette et sa conversation avec elle ravit son âme. *« Chacune de ses paroles est pour moi une perle précieuse que j'ai pieusement enchâssée dans l'écrin de mes plus religieux souvenirs. »*

Chaque fois qu'il venait à Lourdes, il se faisait une joie d'aller voir l'abbé Peyramale et admirait en secret, lui le capucin si pénitent, son esprit de pauvreté. Avec cela, un cœur et une parole de feu pour animer les pèlerinages et prêcher sans cesse l'amour, les gloires et le règne de Marie. Un règne... engagé : *« C'est l'Immaculée Conception de Pie IX et de la Grotte de Lourdes, qui doit tuer la Révolution et sauver le monde. »* C'est lui aussi qui fut l'heureux initiateur de la procession aux flambeaux :

« Lève tes yeux, ô France chérie. Le Ciel te sourit et Jésus t'appelle : prends l'étendard de Jeanne d'Arc, le rosaire de Bernadette et l'épée de Saint Louis. Dieu le veut ! Dieu le veut ! Le serpent déroule ses replis et plus que jamais il dresse sa tête : c'est en France que Marie veut l'écraser. »

« L'ARME SECRÈTE DU BON DIEU »

Comment une telle victoire de l'Immaculée sur le Serpent se produira-t-elle ? Par la Croix. *Per crucem ad lucem*. C'est en suivant les belles stations du chemin de croix des Espélugues (inaugurées en 1912 sous le pontificat de saint Pie X), qui s'accordent parfaitement avec les méditations de notre Père, et

surtout sans quitter le Cœur très aimant de Marie, où se réfléchit tout entière la Passion de son Fils, que nos pèlerins imprimèrent cette dernière leçon de Lourdes dans leurs âmes.

À l'école de sainte Bernadette qui disait : *« Jésus, Marie, la Croix, je ne veux d'autres amis que ceux-là »* ; de l'abbé Peyramale, qui fut injustement mis de côté et calomnié à la fin de sa vie, mais que la Sainte Vierge vint chercher *« le jour de sa Nativité pour récompenser les sacrifices et les rudes épreuves qu'il a acceptées et souffertes pour son amour »* (Sainte Bernadette) ; du Père Marie-Antoine qui prêchait inlassablement la Croix : *« Disciples d'un Maître né pauvre, il nous faut de nouveau monter au Calvaire, fouler aux pieds les biens de ce monde, nous condamner joyeusement à une vie de travail et de sacrifices et, armés d'une croix de bois et d'un cœur de feu, recommencer la conquête du monde. »*

Couvrant de sa paternelle protection ces saintes âmes et leur donnant l'exemple, il y avait alors à Rome « une âme de feu, un esprit illuminé de la Sagesse divine, de ces êtres exceptionnels appelés à *“porter beaucoup de fruits”* sans que rien les signale à l'attention des mondains, c'était Pie IX », dont la devise était *“CRUX DE CRUCE”*. Il s'appliqua, écrit notre Père, « à deux grandes œuvres, l'une sur l'autre appuyée : *la proclamation de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie qu'il effectua le 8 décembre 1854, et la condamnation de l'esprit moderne d'impiété et de libéralisme politique et social, par le Syllabus, le 8 décembre 1864*. Les deux choses vont de pair, pour l'écrasement de la tête du serpent de la rébellion satanique contre Dieu et contre son Oint. Il l'entendait ainsi. L'enfer en frémit de rage, mais le Ciel en exulta et Lourdes reçut le curé prédestiné à l'Événement qui s'y produisit en février 1858 pour la gloire universelle de Marie, la conversion des multitudes corrompues par les nouveaux pouvoirs laïcs et maçonniques, et pour le salut de la France, quand l'heure en sera enfin venue. » (*CRC n° 321, avril 1996, p.3*)

Mais cette purification de l'Église ne se fit pas selon les désirs du saint Pape, comme notre Père l'expliqua un jour lumineusement : « Tous les mauvais esprits ont alors commencé à critiquer Pie IX, et on voit maintenant que c'est à partir de ce *SYLLABUS* que, dans l'Église, une bordée d'hérétiques, ceux qui ne voulaient pas accepter, a commencé à faire de la résistance. *C'est de là, à mon avis, que vient la cassure dans l'Église dont nous vivons encore [et dont la Sainte Vierge est venue se plaindre à Pellevoisin]*. Ils n'acceptaient pas le *SYLLABUS*. En 1870, le même Pape dit qu'il fallait aller plus loin et, pour cela, définir que le Pape est infaillible. On verrait ainsi que les 80 erreurs étaient dénoncées par un Pape qui dit la vérité infailliblement. Pie IX voulait durcir les positions pour faire

sortir tous les faux catholiques de leurs repaires. Mais ils ont continué leur rébellion jusqu'à aujourd'hui. » Et l'ont emporté au concile Vatican II.

Qu'aurait-il fallu faire ? « Je vais dire des folies, continuait notre Père. Si on avait compris que la Sainte Vierge, quand elle parle, ne parle pas simplement pour répéter une leçon de catéchisme et qu'il faut chercher un peu plus loin dans les paroles de la Sainte Vierge, on aurait découvert certainement des choses que nous ne savons pas. Quelles choses ? Ce que veut dire "*Immaculée Conception*".

« On aurait envie de faire un concours de théologiens pour leur dire : cherchez bien ce qu'Elle a voulu dire. C'est votre Mère, vous l'aimez, vous avez les lumières de la tradition, vous avez tout pour vous. Creusez un peu pour savoir quel est le trésor. Je ne dis pas que c'est une bombe atomique, qui se cache là-dessous, mais si vous saviez ce que c'est que l'Immaculée Conception, vous ne vous contenteriez pas de dire que c'est une personne qui n'a jamais péché, qui n'a jamais été sous le péché originel. Enfin, le péché, toujours le péché ! Le péché originel, c'est tout ? Si vous conceviez positivement ce que la Vierge Marie voulait dire quand Elle a ouvert les bras, baissé les yeux, puis qu'Elle les a levés au ciel en disant : *Que soy Immaculada Conception* ! Elle se voyait dans la lumière de Dieu comme quelqu'un, quelque chose, "*aquero*", quelque chose de formidable, de tellement fascinant, que pour l'Immaculée Conception, les catholiques auraient été se faire tuer. Mais cela n'a pas beaucoup bougé et on est toujours là. On se dit : c'est parce qu'ils ont méprisé, qu'ils n'ont pas assez aimé le Nom même de la Vierge Marie...

« *C'est une arme secrète du Bon Dieu*. Si on savait ce que c'est, au lieu de boudier les condamnations des erreurs, d'aller chercher la vérité chez les autres, les musulmans, les shintoïstes, une vérité qui transforme l'existence humaine, *si on savait ce que c'est que l'Immaculée Conception, si l'Église découvrait ce mystère que la Sainte Vierge nous a confié et dont on n'a rien fait, aujourd'hui, demain, le monde se convertirait...* Il faudrait retourner à Lourdes, s'agenouiller devant la grotte et supplier la Sainte Vierge de nous expliquer ce que l'on n'a pas encore compris, qu'on répète indéfiniment sans chercher au-delà. Et là, je crois qu'on trouverait. Il faut prier pour cela. » (*Sermon du 13 février 1999*)

Prier... et reprendre l'enseignement de notre Père, l'abbé de Nantes, le seul vrai théologien de sa génération à avoir comblé ce manque et "réparé" en quelque sorte cette cruelle offense au Cœur Immaculé de Marie, le seul donc à avoir préparé les voies de son triomphe final ! Comme nous le fîmes avec les enfants de la petite retraite qui suivit le pèlerinage, dans une chère paroisse du diocèse de Bayonne, qui a commencé à pratiquer avec fruit et bonheur la dévotion réparatrice des premiers samedis du mois.

Ces prêtres et nos amis complètent ainsi ce qui manquait au moment du "Grand Retour", quand la Vierge de Boulogne traversa le diocèse et parcourut le Pays basque (automne 1946), en suscitant partout un extraordinaire élan de ferveur et de conversion. Mgr Terrier appelait alors de ses vœux une « *révolution rédemptrice et mariale* », mais sans indiquer les seuls moyens capables de l'opérer, demandés par le Ciel. Aujourd'hui, nous les connaissons, et il ne tient qu'à nous de les mettre en œuvre.

À PELLEVOISIN :

« JE SUIS TOUTE MISÉRICORDIEUSE. »

Nos amis du centre de la France ont eux aussi répondu à l'appel, en ce dimanche 19 février, anniversaire de la cinquième apparition de Notre-Dame à Pellevoisin, que beaucoup d'entre eux, — ils étaient plus de cent cinquante —, ont découvert avec profit. Pellevoisin est un petit village du Berry, en pointe vers la Touraine, « au centre de la paix française, de la vie la plus quotidienne du Français rural, de la sympathique torpeur provinciale » (Gaëtan Bernoville).

En quinze apparitions, échelonnées du 15 février au 8 décembre 1876, la Sainte Vierge y est apparue à une jeune femme, employée par la famille de La Rochefoucauld, Estelle Faguet, que la tuberculose avait conduite aux portes de la mort. Dans les premières apparitions, le démon aussi était là, il agissait sa couche et la menaçait, mais la Vierge Marie

le chassa et annonça à Estelle : « *Si mon Fils te rend la vie, je veux que tu publies ma gloire.* »

Elle retrouva une santé parfaite et accomplit sa mission, au milieu de mille contradictions, politiques autant qu'ecclésiastiques. L'année précédente, à une voix de majorité, la République avait été définitivement instaurée en France ; en 1876, les "vrais républicains" obtenaient la majorité au Parlement et fourbissaient déjà leurs armes pour une guerre sans merci contre l'Église, avec la complicité des libéraux catholiques. Dans l'Église, la fin du pontificat de Pie IX, — il mourut en février 1878 —, était marquée par les manœuvres de ces mêmes libéraux, qui allaient bénéficier bientôt de la haute protection de Léon XIII, partisan d'une politique de conciliation avec les gouvernements laïques et anticléricaux.

UNE GUÉRISON MIRACULEUSE

Le rendez-vous de nos pèlerins était à l'église paroissiale, pour la messe que nous devons animer de nos chants. Les murs de l'église sont tapissés d'éloquents *ex-voto*. La Sainte Vierge n'a-t-elle pas demandé à la voyante d'y apposer celui de sa propre guérison, parce que la paroisse avait « *besoin de stimulant* » ? Il est au milieu des autres, orné d'un Cœur de Marie enflammé et transpercé d'un glaive :

J'AI INVOQUÉ MARIE
AU PLUS FORT DE MA MISÈRE,
ELLE M'A OBTENU DE SON FILS
ma guérison entière.

19 FÉVRIER 1876

ESTELLE F.

On lit dans la biographie de Sylvie Bernay qu'Estelle offrit également un petit cœur en métal, gravé des paroles de la troisième apparition : « *Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon Fils* », qu'elle accrocha autour du cou de la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur, que le curé, l'abbé Salmon, avait intronisée le 19 septembre précédent. Le geste prend tout son sens, quand on sait que le Père Jules Chevalier, fondateur des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, dans le même diocèse de Bourges, s'était vu interdire en 1874 par le Saint-Office d'invoquer la Vierge Marie comme « *Souveraine Maîtresse du Sacré-Cœur* ». Tandis que le « *JE SUIS toute miséricordieuse* » est à rapprocher du « *JE SUIS l'Immaculée Conception* » de Lourdes, et du Nom même de Yahweh révélé à Moïse dans le Buisson ardent : « *JE SUIS qui JE SUIS.* » (Ex 3, 13)

Dans le récit des cinq premières apparitions, déjà que de leçons ! Notre frère Pierre en a fait un excellent commentaire que nos enfants de la petite retraite avaient écouté la veille (VOD - PI 13) : « Si Fatima est comme une nouvelle Alliance dans le Cœur Immaculé de Marie, Pellevoisin est une apparition qui s'adresse à ceux qui aiment déjà bien la Sainte Vierge pour leur expliquer comment l'aimer davantage. Fatima est comme l'Évangile, et Pellevoisin, comme une bonne direction de conscience. »



« Ces grâces sont de mon Fils ; je les prends
dans son Cœur, il ne peut me refuser. »

Ne citons que ces paroles de la cinquième apparition, qui se conclut par la guérison d'Estelle, authentifiée par des témoins dignes de foi et par deux rapports médicaux, et qui fut suivie chez elle d'une véritable conversion spirituelle. Ses proches ont vu Estelle changer du tout au tout à partir des apparitions, dans le sens voulu par la Vierge, Maîtresse de sagesse et merveilleuse pédagogue.

« Elle me dit : “Si tu veux me servir, sois simple et que tes actions répondent à tes paroles.” Je lui ai demandé si, pour la servir, je devais changer de position. Elle m'a répondu : “On peut se sauver dans toutes les conditions ; où tu es, tu peux faire beaucoup de bien et tu peux publier ma gloire.” Après un petit instant, elle me dit (à ce moment elle devint triste) : “Ce qui m'afflige le plus, c'est le manque de respect qu'on a pour mon Fils dans la sainte communion, et l'attitude de prière que l'on prend, quand l'esprit est occupé d'autres choses. Je dis ceci pour les personnes qui prétendent être pieuses.” Après ces paroles, elle reprit son air souriant. Je lui ai demandé si je devais parler de ce qu'elle m'avait dit tout de suite ; la Sainte Vierge me répondit : “Oui, oui, publie ma gloire ; mais avant d'en parler, tu attendras l'avis de ton confesseur et directeur [l'abbé Salmon, curé de Pellevoisin]. Tu auras des embûches ; on te traitera de visionnaire, d'exaltée, de folle ; ne fais pas attention à tout cela. Sois-moi fidèle, je t'aiderai.” »

LE SCAPULAIRE DU SACRÉ-CŒUR

Après le pique-nique pris dans la salle des pèlerins mise à notre disposition, nous nous divisâmes en trois groupes : le premier à la chapelle des apparitions, le deuxième au cimetière, auprès des tombes de la voyante et de son curé, qui eut avec elle les mêmes rapports que l'abbé Peyramale avec sainte Bernadette, le troisième enfin dans le parc du monastère, devant la fresque du couronnement de Notre-Dame de Pellevoisin par l'archevêque de Bourges en 2021.

La chambre d'Estelle est aujourd'hui transformée en chapelle (*ci-dessus*), et tapissée d'ex-voto ornés de petits cœurs rouges. C'est là que se sont déroulées

les quinze apparitions, qui récapitulent en quelque sorte la suite des apparitions mariales qui ont illuminé notre dix-neuvième siècle français, et constituent une révélation, déjà, du Cœur Immaculé, tout aimable et miséricordieux, de notre Mère du Ciel.

Par exemple, le 3 juillet, lors de la huitième apparition, Elle dit en souriant à la voyante : « *Je suis venue pour terminer la fête.* » C'est ce jour-là qu'à Lourdes, était couronnée solennellement la statue de la Vierge par le cardinal Guibert, légat pontifical, entouré de trente-cinq évêques, trois mille prêtres et cent mille fidèles (cf. page 28) !

C'est au cours des trois apparitions de juillet que la Sainte Vierge apparut telle que sa statue la représente maintenant : entourée d'une guirlande de roses, blanches, rouges et or, signifiant les mystères du Rosaire, les bras tendus, avec « *une pluie* » de grâces qui tombait de ses mains, portant sur sa poitrine une bande d'étoffe blanche qui ressemblait à un scapulaire. « *Le Cœur de mon Fils a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut refuser mes demandes,* dit-elle. *Par moi, il touchera les cœurs les plus endurcis... Je suis venue particulièrement pour la conversion des pécheurs.* »

Le 9 septembre, dans l'octave de sa Nativité, Elle retourna la bande d'étoffe et révéla à Estelle le scapulaire du Sacré-Cœur, en disant : « *Depuis longtemps les trésors de mon Fils sont ouverts ; qu'ils prient... J'aime cette dévotion... C'est ici que je serai honorée.* »

Enfin, le 8 décembre, jour de la dernière apparition, Estelle jouit d'une faveur incomparable, qu'elle raconte en ces termes : « *La Sainte Vierge tenait son scapulaire des deux mains. Elle était si encourageante que je lui dis : "Ma bonne Mère, si vous voulez me donner ce scapulaire ?" La Sainte Vierge n'eut pas l'air de m'entendre. Elle me dit en souriant : "Lève-toi et baise-le." Que se passa-t-il à ce moment, je ne sais pas même. Je me suis levée pour embrasser ce Cœur. Oh ! que j'aurais voulu rester là toujours, mes lèvres sur le Cœur qui rafraîchissait mes lèvres et brûlait mon intérieur. Il m'a semblé que j'aimais le Bon Dieu à ce moment-là plus que je ne l'avais aimé dans ma vie ; c'était un moment de délices. La Sainte Vierge s'était baissée pour me faire embrasser ce Cœur adorable. Il m'est tout à fait impossible à exprimer ce que je ressentais de bonheur.* »

« *J'aime cette dévotion* » : c'est donc bien le Cœur Immaculé de Marie qui se révèle à Pellevoisin, et dit son amour préférentiel. Invitant Estelle à aimer comme Elle le Cœur de Jésus, à réparer les offenses qui lui sont faites, en lui rendant amour pour amour, afin de consoler ce Cœur outragé. C'est le sens du port du scapulaire, « *signe de réparation et de consécration* », disait Estelle, choisie parmi les plus petits et les plus faibles de ses enfants, « *pour publier ma gloire et répandre cette dévotion* » (8 décembre 1876).

Mais cela ne se fit pas sans contradictions et tribulations de toutes sortes, comme le rappela frère Jean Duns au cimetière, devant les tombes d'Estelle et du bon curé Salmon. Tous deux traversèrent un long temps d'épreuve tellement figuratif du nôtre, avec « *calme* », « *courage* » et « *confiance* », parce que l'Immaculée avait tout annoncé d'avance, mais aussi parce qu'Elle les assista de son puissant secours.

« NE CRAINS RIEN, JE T'AIDERAI. »

C'est l'abbé Salmon qui composa dès 1877 le premier récit des apparitions, sous le titre bien choisi de « *GLOIRE À MARIE TOUTE MISÉRICORDIEUSE* ». Cette même année fut créée une confrérie pour le scapulaire, dont le curé devint le directeur, l'animateur et le principal rédacteur du bulletin. Il fixa comme but à la confrérie, élevée en archiconfrérie quelques années plus tard : « *Le triomphe de l'Église, le Souverain Pontife, le salut de la France et la conversion des pécheurs* », et demeura curé de Pellevoisin pendant vingt-cinq ans, se dévouant à cette œuvre avec une foi tenace et un dévouement sans faille.

Il avait une vision orthodromique des apparitions mariales en France, depuis la Rue du Bac jusqu'à Pellevoisin ! ne faisait pas de politique à proprement parler, mais rappelait sans cesse la vocation chrétienne (et royale) de la France. La Sainte Vierge n'avait-elle pas dit, le 15 septembre 1876 : « *Et la France ! Que n'ai-je pas fait pour elle ! Que d'avertissements, et pourtant encore elle refuse d'entendre ! Je ne peux plus retenir mon Fils... Ajoutant émue : La France souffrira. Elle appuya sur ces paroles, s'arrêta, puis reprit : Courage et confiance.* »

Au sujet de la France, Estelle révéla bien des années plus tard que la Sainte Vierge lui avait fait voir en vision « *une nouvelle guerre et beaucoup de sang versé* » : c'était la Grande Guerre, annoncée quarante ans à l'avance ! De même qu'une Révolution : « *Dans un plan à part, j'apercevais des gens en colère avec des habits en désordre, suivant un chef au front chauve qui les menait. Je pensais alors à une révolution...* » Estelle révéla cela en 1916, et l'année suivante éclatait la Révolution russe, menée par Lénine, chef au crâne dégarni. On voit là un lien historique, « orthodromique », avec les apparitions et le Secret de Fatima, où Notre-Dame demanda aux petits bergers de prier pour la Russie qui allait tomber aux mains des bolcheviques.

Tout cela déplut souverainement à Mgr Servonnet, partisan acharné du ralliement et courtisan du pouvoir républicain, nommé archevêque de Bourges en 1897. Après avoir donné le change pendant quelque temps, l'archevêque s'acharna contre l'œuvre de Pellevoisin, refusa de conclure les enquêtes canoniques ouvertes par ses prédécesseurs, fit fermer la chapelle des apparitions, calomnia d'une manière infamante Estelle

jusqu'après du Pape, et déplaça le curé Salmon dans une paroisse éloignée du diocèse. Celui-ci revint pourtant terminer sa vie à Pellevoisin, le 9 juin 1922, après avoir écrit dans son testament :

« Je meurs dans la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine, et dans la plus ferme croyance aux apparitions de Notre-Dame de Pellevoisin. »

Sur la tombe d'Estelle, toute modeste, à l'image de son âme, on peut lire la date de sa mort, le 23 août 1929, et ces mots de la Sainte Vierge : *« Sois simple. »* Elle a vécu à l'ombre du sanctuaire de Pellevoisin. Son chapelet ne la quittait jamais. Elle était toujours en peine de répandre quelque humble bonheur autour d'elle, ne se départant jamais de la dignité qui la caractérisait. Cinquante ans après les apparitions, elle se souvenait de tous les détails de chacune d'elles, et jamais ne varia dans son témoignage.

À la fin de sa vie, un prêtre qui la connaissait bien lui dit : *« Ma bonne Estelle, causons sérieusement. Vous allez mourir et paraître devant Dieu. Malheur à vous, si vous avez menti, en disant que vous avez vu la Sainte Vierge. »* Son visage ne cessa pas de sourire, et d'une voix assurée, ferme jusqu'au bout dans sa conviction, elle répondit : *« Je n'ai pas peur ! Je l'ai vue ! »* Elle fit la même réponse à l'archevêque de Bourges et à quelques prêtres éminents du diocèse qui l'avaient soumise, deux heures durant, à un questionnaire aussi serré que savant.

À lire sa biographie, écrite par Sylvie Bernay, on est saisi d'admiration et bientôt de vénération devant cette âme droite et simple, qui aimait la Sainte Vierge et publia inlassablement sa gloire par une longue vie de fidélité et de vertus cachées. Mais il y a plus encore dans sa vie de voyante. Par le biais de la dévotion du scapulaire, que la Sainte Vierge lui donna pour mission de propager, Elle lui fit comprendre les prémices de l'épreuve qui se préparait dans l'Église jusqu'à l'apostasie. C'était le 15 septembre 1876 :

« Elle me dit : “ Je te tiendrai compte des efforts que tu as faits pour avoir le calme ; ce n'est pas seulement pour toi que je le demande, mais aussi pour l'Église et pour la France. Dans l'Église, il n'y a pas ce calme que je désire. ” Elle soupira et remua la tête, en disant : “ Il y a quelque chose... ” Elle s'arrêta. Elle ne me dit pas ce qu'il y avait, mais je compris tout de suite qu'il y avait quelque discorde. Puis elle reprit : “ Qu'ils prient et qu'ils aient confiance en moi. ” »

En même temps, se présentait sous les yeux de la voyante un tableau, dont elle donna la description précise en 1900 : *« Après ces paroles, je voyais très distinctement, mais dans un lointain, des gens de toutes sortes ; il y avait divers groupes, les uns étaient favorables au scapulaire, et les autres, au contraire, étaient menaçants... il y en avait qui me montraient le poing, à moi et à la Sainte Vierge, menaçaient*

le scapulaire... » Parmi ces derniers, marqués par l'impiété elle vit plusieurs évêques mitrés, parmi lesquels... Mgr Servonnet lui-même ! Ainsi le discernement se faisait autour du Sacré-Cœur de Jésus, comme aujourd'hui autour du Cœur Immaculé de Marie.

Quant à cette *« discorde »*, fruit empoisonné de la *« cassure »* (cf. page 29), provoquée par les libéraux catholiques, élargie par les modernistes et les démocrates-chrétiens qui faisaient florès sous le pontificat de Léon XIII, il n'est que d'évoquer le Congrès qui se tint à Bourges en 1900, sous la houlette du même Mgr Servonnet ! pour avoir un avant-goût de l'agitation des esprits rebelles et de la *« manie réformatrice »*, qui allait susciter tant de divisions parmi les catholiques (cf. *LETTRE À MES AMIS* n° 236), à laquelle feront obstacle pour un temps la foi et l'autorité de saint Pie X, mais qui l'emporteront à la faveur du concile Vatican II. En attendant que la Sainte Vierge elle-même restaure l'unité de la foi catholique, la discipline et le service de l'Église.

Estelle Faguette, figure anticipatrice de la France guérie miraculeusement par la Sainte Vierge, traversa ces temps d'épreuve sans jamais varier dans sa foi, accomplissant avec la droiture et l'intégrité qui la caractérisaient sa mission. *« Moi, je ne suis rien, ma mission est le commandement de la Mère toute Miséricordieuse... C'est un honneur de souffrir pour la Sainte Vierge... »*

DE LA GROTTES AU PIED DE L'OSTENSOIR

Nos pèlerins prirent ensuite la direction de la grotte de Lourdes du château de Poirier, à trois kilomètres du village. C'est là que tout a commencé, puisque c'est dans une fente de cette grotte qu'Estelle, employée au château et que la maladie avait conduite aux portes de la mort, fit déposer sa “ lettre à la Sainte Vierge ”, pour lui demander sa guérison, afin d'éviter à ses parents d'avoir à mendier leur pain : *« J'ai confiance en vous, ma bonne Mère : si vous voulez, votre Fils peut me guérir. »* La Sainte Vierge lut la lettre, la montra à son Fils qui en fut touché, et le samedi suivant, Estelle était guérie.

À leur tour, les pèlerins ont pris l'habitude d'aller déposer leurs intentions à la grotte. Une procession s'organisa donc, du centre du village jusqu'au parc du château, pour lui porter notre grande supplication. Avec, pour stimuler notre ferveur, les paroles enflammées du Père Marie-Antoine, qui disait le 9 septembre 1894 aux pèlerins de Notre-Dame de Pellevoisin : *« Contemplez-la sur cet autel : que porte-t-elle sur son Cœur et que veut-elle placer sur le nôtre ? Le Cœur de Jésus ! Le bouclier de la victoire ! Quand nos héros vendéens et nos héros de Patay ont placé le Cœur de Jésus sur leur poitrine, qui a pu arrêter ces géants ? On a pu les tuer, les vaincre, jamais ! »*

De son côté, le Père Gabriel Jacquier, de l'humble Congrégation des Frères de saint Vincent de Paul (1906-1942), voyait dans le message de Pellevoisin tout un programme de Croisade mariale et de consécration au Cœur Immaculé de Marie. « *La grâce du siècle actuel*, disait-il, *c'est Marie*. » Quand il venait à Pellevoisin, il racontait l'histoire des apparitions avec une conviction qui captivait ses Croisés :

« *Nous vivons Pellevoisin !* leur disait-il en 1939, *et je demeure plus que jamais plein d'espérance. Pensez, il ne nous reste plus que la Sainte Vierge, quel bonheur ! Oh ! même dans notre misère personnelle, restons sûrs de son Cœur miséricordieux. Dans le Cœur d'une telle Mère, on goûte la paix et on la rayonne : c'est si nécessaire aujourd'hui. Du calme ! Quel mot ! Pellevoisin est bien la Madone d'actualité.* »

La Vierge de Boulogne passa à Pellevoisin, les 8 et 9 mars 1944. Le *Bulletin de l'archiconfrérie* publiait alors ces lignes... actuelles : « En considérant les ruines et les deuils accumulés, on est obsédé par les paroles de la Sainte Vierge aux trois voyants de Fatima : “ *La guerre va finir. Mais si l'on ne cesse d'offenser Notre-Seigneur...* ” Le châtiment de Dieu est venu après une trêve, un ajournement de quelque vingt années, parce que les avis du Ciel n'en furent pas suffisamment écoutés, contre les nations qui ne veulent pas de Lui, seul fondement solide de toute société. C'est la Justice divine qui passe, balayant les régimes et les peuples qui n'ont pas voulu mettre le Dieu juste et bon à la base de leurs institutions et de leur vie, contre les individus qui font fi de Dieu et de ses lois... Mais il ne faut pas oublier, même et surtout quand Dieu nous frappe, qu'Il est infiniment bon et qu'ici-bas sa punition est encore une grâce de conversion. La Sainte Vierge est inlassable dans ses interventions miséricordieuses parce qu'Elle est, depuis le premier Vendredi saint, notre Mère. Ces



INTENTION : « Ah ! Notre-Dame, restez avec nous ! soyez le salut du pape François, embrassez son cœur de Pasteur du désir de consoler votre Cœur, et le dogme de la foi sera restauré ! – Sauvez les âmes de l'enfer par lui ! »

avertissements, en notre siècle, la Sainte Vierge les a multipliés, et nous connaissons tous les coins de la terre où Elle a mis son pied virginal, pour délivrer ses messages que les hommes devraient écouter et suivre avec empressement. À la porte de l'église de Pellevoisin, en souvenir du passage de Notre-Dame de Boulogne, reste une affiche qui porte en gros caractères : “ *CONDITIONS DE PAIX DE LA SAINTE VIERGE* ”. »

Notre passage à nous n'avait pas d'autre but et, au pied du Saint-Sacrement exposé dans l'église du village, nos pèlerins prièrent à cette intention, se souvenant de la parole de Notre-Dame : « *Rien ne me*

sera plus agréable que de voir cette livrée sur chacun de mes enfants, et qu'ils s'appliquent tous à RÉPARER les outrages que mon Fils reçoit dans le sacrement de son amour. »

Car ce Mystère de foi de la présence réelle de Jésus-Hostie, Sacrement de son amour, doit rayonner bien au-delà de nos familles et de la Chrétienté, sur le monde entier, comme le désirait saint Charles de Foucauld. Tout comme celui de Fatima, le message de Pellevoisin consonne parfaitement avec la doctrine eucharistique de notre Père. (À SUIVRE)



RÉSOLUTION : « Je vous promets, ma Bonne Mère, de faire tout ce qui dépendra de moi pour votre gloire et celle de votre Divin Fils. » (lettre d'Estelle)

frère Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.



« LE CŒUR EST ROI »

OUI, mais quel cœur ? Du 20 au 25 février, les jeunes gens qui suivirent à la maison Saint-Joseph la RETRAITE DE SAINT IGNACE prêchée par notre Père, ont entrepris de placer leur cœur et leur intelligence sous l'empire très doux du Cœur de Jésus et Marie. Ces exercices spirituels sont la méthode de conversion la plus efficace que l'Église propose à ses enfants, aimait répéter l'abbé de Nantes. L'un d'eux remercie : *« Maintenant, nous avons les yeux de saint Ignace et de notre Père pour affronter de nouveau ce monde apostat. »* On ne regrette qu'une chose : que ces retraitants n'aient pas été encore plus nombreux pour bénéficier d'une telle grâce !

De l'étranger, un ami prêtre nous écrit pour sa part : *« Le chemin synodal me rend très sombre. Au lieu de rénovateurs de l'Église, cela ressemble de plus en plus à des destructeurs d'Église. Votre foi et votre rayonnement aident à tenir bon. Plusieurs prêtres de bonne volonté avec lesquels je suis en contact m'aident également... Ils partagent la même préoccupation spirituelle. La voie synodale ne nous mène pas au Ciel, mais vers un parlement où la majorité semble fixer le cap contre la minorité. C'est très attristant, mais nous tenons bon. »*

« Dieu se tient à nos côtés dans le Christ chaque jour. La Sainte Vierge est notre Première Dame sur la route céleste. J'attends patiemment votre réflexion en concertation avec les frères. »

PREMIER SAMEDI DU MOIS

Sur tous les sujets brûlants de l'actualité politique et religieuse, en France et dans le monde, la "réflexion" de frère Bruno le conduit à conclure que la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie est l'ultime remède pour notre salut temporel et éternel. "En concertation avec les frères", tous ses efforts tendent à promouvoir cette petite dévotion à force de prédications, de pèlerinages, de retraites familiales. Nos ermitages de Fons, Frébourg et Magé n'ont pas désemploi des vacances de février, jusqu'à la pointe d'affluence du premier samedi de mars. Pour les enfants et les adolescents, ce sont de vraies cures de désintoxication que ces séjours hors du monde, loin des influences néfastes des médias menteurs et de l'Éducation nationale. En quelques jours, ces jeunes âmes altérées assimilent autant de doctrine CRC et de piété qu'ils dépensent d'énergie dans les jeux et les travaux avec les frères et les sœurs !

Dimanche 5 mars, frère Bruno ouvrit ses ACTUALITÉS en montrant que le séisme qui a ravagé la Turquie et la Syrie illustre la troisième partie du Secret de Fatima et la vision apocalyptique dont bénéficia sœur Lucie avant de le rédiger, le 3 janvier 1944 (cf. *SŒUR LUCIE, CONFIDENTE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE*, p. 289). Tremblements de terre et guerres destructrices sont le salaire du péché, parce qu'on ne fait pas pénitence et parce que le Saint-Père n'obéit pas à Notre-Dame de Fatima. S'il a consacré la Russie au Cœur Immaculé de Marie le 25 mars 2022, il se refuse encore à recommander la dévotion réparatrice qui doit la compléter. Telle est la clef de l'actualité.

« Le "miracle" attendu de cette consécration n'a donc pas pu nous être accordé, poursuit notre frère, alors que Moscou et Kiev étaient prêts à accepter un cessez-le-feu, Poutine consentant à retirer sa demande de démilitarisation de l'Ukraine, tandis que Zelensky renonçait à rejoindre l'Otan. Toutes les négociations ont pris fin le 1^{er} avril 2022, les autorités ukrainiennes accusant l'armée russe d'avoir massacré des civils dans la banlieue de Kiev à Boutcha. C'était encore une victoire de Satan, menteur et homicide, contre la Reine de la Paix. »

Un an plus tard, au fil des aveux des responsables occidentaux, il apparaît de mieux en mieux que les États-Unis sont les instruments du diable pour provoquer, aggraver, prolonger cette guerre. C'est sous leur pression que Kiev a brisé les négociations pour se lancer dans une guerre à outrance. Et il semble bien maintenant que ce sont eux qui ont saboté les gazoducs *Nord Stream*, le 26 septembre suivant, pour couper définitivement l'Allemagne et l'Europe de la Russie.

Néanmoins, malgré les efforts des États-Unis et d'une Europe asservie, la Russie, loin de s'écrouler, tient tête et jette même les bases d'un nouvel ordre mondial libéré de l'hégémonie de Washington !

C'est que, par la grâce du Cœur Immaculé de Marie, cette nation est gouvernée par un chef d'une rare sagesse. Son discours du 21 février exprime son souci des intérêts de la famille, de la patrie et, chose exceptionnelle, de la religion ! La guerre actuelle révèle que ces trois fronts sont indissociables. Malgré des lacunes, Vladimir Poutine est d'ores et déjà le principal défenseur de la civilisation chrétienne.

On espère voir bientôt la grâce agir de même dans l'âme du pape François. Hélas ! pour l'heure, sa préoccupation est d'éradiquer la célébration de la messe tridentine, "motu proprio", afin de sauver le concile Vatican II.

En réponse à sa tyrannie inouïe, les traditionalistes se montrent d'une naïveté, d'un aveuglement ou d'une lâcheté déplorables. Frère Bruno l'explique :

« L'ancien rite contredit la Réforme conciliaire. Donc, si les traditionalistes s'en tiennent à la défense de la messe tridentine parce que c'est la plus belle et la plus sainte des formes, qu'ils sachent, même si c'est vrai, que leur combat est perdu d'avance. Cela revient à participer à des manifestations pour la Vie en s'illusionnant sur la "sincérité" de nos gouvernants francs-maçons. Le pape François et tous ses conseillers ne luttent pas sur le même registre que les traditionalistes. Ces derniers veulent s'en tenir à la liturgie, tandis que Rome défend une idéologie, une doctrine subversive, Vatican II. C'est la raison de vivre des progressistes qui nous gouvernent. Ils ne céderont jamais.

« La seule stratégie efficace, si l'on veut défendre le rite tridentin, est celle que notre Père a adoptée. Nous ne voulons pas conserver la messe que nous aimons, en latin, en grégorien, si la condition est de tourner le dos à la Contre-Réforme pour adhérer à la Réforme hérétique, schismatique et apostate de Vatican II. La messe ne vaut pas une apostasie, un ralliement, et nous préférons encore être "des théologiens sans audience, des prêtres sans ministère, des opposants sans voix." Mais vouloir la messe préconciliaire sans dénoncer les erreurs postconciliaires est une aberration ! »

Pauvre Église ! Mais le miracle de la conservation du cœur de Pauline Jaricot nous encourage à redoubler nos prières aux Cœurs de Jésus et de Marie pour leur demander la préservation de celui de notre Mère l'Église, en attendant sa guérison de l'apostasie qui la défigure.

Ce miracle est d'autant plus significatif que la bienheureuse s'était consacrée dès l'âge de dix-huit ans « au Cœur de Jésus inconnu et méprisé ». C'est précisément dans les sentiments de ce Cœur adorable que nous introduisit la prédication de frère Bruno durant ces deux jours de retraite mensuelle, en ce début de carême. Dans ces SERMONS SUR LA PASSION bien analogues à la circonstance, frère Bruno recueillit pour nous le fruit de plus de soixante ans de travaux et de méditations dans le sillage du Père. L'exégèse attentive de l'Évangile de saint Jean, l'analyse psychologique si fine de ses personnages, la chronologie longue de la Passion, la contemplation du Saint Suaire et surtout la considération du Cœur compatissant de la Vierge Marie corédemptrice nourrissent nos âmes, émeuvent nos cœurs et nous excitent à consoler Jésus et Marie, aujourd'hui encore blessés par les pécheurs. Ces sermons sont une mine pour ceux de nos phalangistes qui animent les exercices de la dévotion réparatrice dans leurs paroisses et préparent chaque mois le quart d'heure de méditation des mystères du Rosaire.

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :
vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

MARS 2023

- ACT. « DANS LE TEMPS UNE SEULE FOI...
DANS L'ÉTERNITÉ, LE CIEL. »

♦ CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2022

FÉVRIER 2023

- PC 87. 15. GEORGES DE NANTES
DEVANT L'HÉRÉSIE PROGRESSISTE.
16. LE MESSAGE INTÉGRAL
DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.

♦ CONFÉRENCES DE LA RETRAITE DE COMMUNAUTÉ 2022

FÉVRIER 2023

- S 174 7. LA PASSION.
8. MARIE CORÉDEMPTRICE.

Dans la suite des conférences de la dernière retraite de communauté sur la *VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE* (S 174) que nous visionnons de mois en mois, nous sommes déjà parvenus à la Résurrection et à la fondation de l'Église. Sans troubler notre carême, cependant, puisque le Père commence par expliquer que la gloire croissante de Notre-Dame est le fruit de ses douleurs : la gloire est une joie enrichie de souffrances.

La deuxième conférence du samedi après-midi fut une démonstration limpide, insistante, de l'origine de la révélation évangélique : le premier témoin, c'est Marie ; la première source des Évangélistes, c'est Elle !

Le dimanche matin, enfin, la conférence sur la Pentecôte mit en lumière la vocation de la Sainte Vierge dans l'Église naissante. Certes, elle s'efface devant les Apôtres ordonnés par Jésus, leur laissant le soin de gouverner la communauté, d'enseigner l'Évangile et de célébrer l'Eucharistie. Mais par l'ardeur de la charité qui brûle en son Cœur Immaculé, c'est Elle qui exerce au cœur de l'Église le "rôle principal", Médiatrice de toutes grâces !

Puisque le Cœur de Marie régnait déjà dans le Collège apostolique, on comprend que l'obéissance à ses demandes demeure la condition pour recevoir toute grâce dans l'Église.

(père Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0328 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. — crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.